

Version française

Ce document contient tous les textes, rectos et versos, des stéréocartes de *Hidden Depths*, en français.

Les textes écrits par J H Lartigue sont © copyright 2007 Ministère de la Culture France/AAJHL. Afin de les distinguer de mes propres textes ils ont été composés en Palatino 9pt comme ci-dessous :

Comment ce goût m'est il venu ? Pas tout seul, bien sûr, et d'abord comme un jeu : je suis donc un petit garçon dont le père fait déjà de la photo ; il possède un appareil gros comme un hippopotame, monté sur un énorme pied de bois ; il se cache sous un voile noir pour mettre au point, puis il me soulève et je vois l'image dans le verre dépoli, très belle, à l'envers... On croirait que c'est de la magie, presque, tellement ça semble extraordinaire de pouvoir attraper les paysages, les gens, une foule de détails... même les grandes personnes n'y sont habituées : les journaux ne sont encore illustrés que par des dessins, et ma grand-mère trouve diaboliques ces images que représentent des personnes vivantes. Alors pensez si ça doit être encore plus fantastique et mystérieux pour un petit garçon !

Toutes les autres textes ont été rédigés en anglais par mes soins et ils sont tous © copyright 2004-2007 Design for Life Ltd. Ils sont composés en Helvetica Light 9pt comme ci-dessous :

On retrouve cette photographie dans peu ou prou tous les ouvrages consacrés à Lartigue, pour cette raison que c'est l'une des toutes premières à le montrer tenant un appareil photo. Elle a été prise au bois de Boulogne par le père de Jacques. A la droite de Jacques, on peut voir son frère aîné Maurice , surnommé Zissou, et à sa gauche sa mère ainsi que sa grand-mère.

La traduction en français des cartes 1-50 a été réalisée en premier lieu par Pierre Movila, et en suite révisée et corrigée par Christophe Lesueur. Christophe a traduit les cartes 51-100. J'ai traduit cette page-ci moi-même.

Il va de soi que je prends la responsabilité de toutes les erreurs qui demeurent. J'espère qu'elles ne seront pas trop embêtantes pour le lecteur.

W. Libert

1 Jacques Lartigue et sa famille**Paris Bois de Boulogne 1903**

Extrait d'un bouquin écrit par Lartigue pour les enfants *Mon livre de photographie* Flammarion 1977.

Comment ce goût m'est il venu ? Pas tout seul, bien sûr, et d'abord comme un jeu : je suis donc un petit garçon dont le père fait déjà de la photo ; il possède un appareil gros comme un hippopotame, monté sur un énorme pied de bois ; il se cache sous un voile noir pour mettre au point, puis il me soulève et je vois l'image dans le verre dépoli, très belle, à l'envers... On croirait que c'est de la magie, presque, tellement ça semble extraordinaire de pouvoir attraper les paysages, les gens, une foule de détails... même les grandes personnes n'y sont habituées : les journaux ne sont encore illustrés que par des dessins, et ma grand-mère trouve diaboliques ces images que représentent des personnes vivantes. Alors pensez si ça doit être encore plus fantastique et mystérieux pour un petit garçon !

On retrouve cette photographie dans peu ou prou tous les ouvrages consacrés à Lartigue, pour cette raison que c'est l'une des toutes premières à le montrer tenant un appareil photo. Elle a été prise au bois de Boulogne par le père de Jacques. A la droite de Jacques, on peut voir son frère aîné Maurice, surnommé Zissou, et à sa gauche sa mère ainsi que sa grand-mère.

Il s'agit de toute évidence d'une surimpression, comme en témoignent les fantomatiques cavaliers sur la gauche, et ce qui apparaît être une sorte de petite clôture de jardin au premier plan, à gauche. Heureusement, la seconde scène a été sous-exposée, et de ce fait est presque imperceptible, mais il semble qu'il s'agisse du cliché d'un défilé de cavaliers, probablement pris en un quelque autre endroit du bois.

D'ordinaire, cette photographie est recadrée au moment de la publication pour ne montrer que les trois personnages du premier plan et éliminer ainsi les spectres de la seconde exposition, mais je pense que sa version non remaniée possède un indéniable supplément de charme. Jacques et Zissou ont immédiatement perçu le potentiel artistique de cette surimpression malencontreuse. (voir 6 : *Zissou en fantôme*).

2 Jacques et Zissou pilotes de course**Paris 1903**

Paris • 1902

Ils ont parlé des automobiles et la barbe noire de Nononcle Marcel s'agitait autant que la barbe blanche de Monsieur Galbrun : « Il paraît, disait-il, que certains automobiles dépassent la vitesse d'un cheval au galop ! ? ? Oh, pas longtemps, mais quand même ! Mieux : on assure que l'une d'elles a pu atteindre la vitesse de 60km à l'heure ! Et savez-vous ce qu'on a pu constater ? On s'est aperçu qu'à cette vitesse-là l'engin peut passer sur les chiens sans les écraser ! Du reste, la pression de l'air est si forte qu'il va falloir inventer un masque spécial, comme celui des scaphandriers. »

Les intrépides pilotes de course sur cette photographie sont le frère de Jacques, Maurice, surnommé Zissou, au volant, et Jacques lui-même en mécanicien à bord. Je ne suis pas parvenu à identifier le modèle de la voiture, mais elle appartenait à un ami du père de Jacques et se distinguait par ses pneus brevetés increvables de marque Ducasble. Apparemment, le pneu était constitué de petites boules hermétiques, si bien que si l'une d'elles venait à crever, les autres n'en étaient pas affectées. Jacques ne dit pas comment l'on gonflait ces pneus, ni quel effet leur structure pouvait avoir sur la conduite, mais au vu de l'état des routes à cette époque on imagine que cela n'avait sans doute guère d'importance.

Notez que ce véhicule, comme tous les véhicules français d'alors, possède un volant à droite, même si l'on conduisait déjà en France depuis belle lurette à droite. Cela aidait probablement le conducteur à éviter les fossés, danger tout particulièrement prégnant lors d'une crevaillon, et lui permettait de descendre sur le trottoir plutôt qu'au beau milieu de la route. Les véhicules à moteur étaient encore rares à l'époque, et doubler pas alors aussi problématique qu'aujourd'hui. C'est pourquoi on ne jugeait pas impératif de rester près de la ligne médiane. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale que le volant à gauche devint la norme chez les constructeurs français d'automobiles.

3 Premier vol de Gabriel Voisin sur le planeur Archdeacon**Berck 3 avril 1904***Berck • Pâques 1904*

Tout à coup, au loin, je vois des petites choses noires sur les dunes. Papa dit : « Ça y est, ils font leurs expériences ! » En m'approchant, je vois que les choses noires sont des gens réunis sur une dune et entourant un grand cerf-volant blanc, un peu transparent. Nononcle Raymond explique : la machine volante, c'est une « aéroplane », le « planeur d'Archdeacon », et l'espèce de jeune bonhomme qui est dessus, à plat ventre sur les bouts de bois recouverts de toile, est un inventeur.

[...] On attend de nouveau. C'est long. Et puis, aussi vite, tout recommence : l'inventeur se met à plat ventre, les gens s'écartent, un Monsieur court, et... voilà que tout à coup le Monsieur à plat ventre s'envole ! Il est très haut, à trois ou quatre mètres du sol peut-être, et il redescend le long de la dune, presque jusqu'en bas, avant de retomber par terre.

Zissou hurle : « Mais il fallait le prendre en photographie pendant qu'il était en l'air ! » Bien sur qu'il fallait le prendre, et je l'ai pris. Ce n'était vraiment pas difficile.

Le vol immortalisé par cette photographie est d'une importance historique primordiale, en ce qu'il s'agit du premier vol attesté d'un être humain au dessus du sol français. L'aviateur en question se trouvait être Gabriel Voisin, et « l'aéroplane » un simple planeur et non pas un avion à moteur. L'avion est parvenu à rester en l'air sur une distance de 50 mètres. Vu le ton admiratif avec lequel il rapporte l'évènement, il apparaît évident que pour Jacques celui-ci relevait du miracle. Il n'a sans doute pas peu contribué à susciter une passion pour l'aviation qui l'anima toute sa vie.

Étonnamment, de nombreuses années s'étaient écoulées depuis la toute première démonstration de vol à bord d'un planeur par Sir Georges Cayley en 1853, mais par la suite les progrès de l'aviation furent remarquablement rapides, et les Français à l'avant-garde. Santos-Dumont réalisa le premier vol à moteur d'Europe en survolant Paris en octobre 1906, et Louis Blériot construisit puis s'envola aux commandes du premier monoplan à moteur au monde en 1907. Voir aussi 13 : *L'hydravion Farman de Renaux*, 24 : *Roland Garros dans un Blériot 50CV*, 43 : *Alberto Santos-Dumont*, et 60 : *Caudron G3*.

4 Bichonnade s'envole !**Paris 40 rue Cortambert 1905***Paris • 1900*

Moi, si j'aime donner un surnom à quelqu'un, c'est signe que je l'aime. Plus je l'aime, plus le surnom vient vite dans ma tête. Les autres : les « Monsieur » ou « Madame », je ne m'en occupe pas.

Paris • Mars 1902

Quand Maman dit : « Les petits Van Weers vont venir », je sais qu'elle parle de Raymond, que j'ai baptisé « Oléo », de Madeleine, que j'ai baptisée « Bichonnade », et de Marthe que j'appelle « Bouboute ».

Jacques avait, comme le suggèrent ces deux citations, une tendresse particulière pour les surnoms. A l'âge de six ans, à l'époque de la première citation, il en avait déjà affublé chaque membre de sa famille ainsi que tous ses proches amis, et à chaque fois qu'un personnage nouveau fait son apparition dans ses mémoires un surnom lui est immédiatement octroyé. Jeune, Jacques était connu dans sa famille comme « Coco », mais ce surnom en vint probablement à être abandonné avec le temps, puisque c'est celui qu'il donnera plus tard à sa seconde épouse, Marcelle Paolucci.

Jacques indique ailleurs que le nom Bichonnade trouve son origine dans le « petit coussin doux appelé 'Bichon' qui était utilisé pour redresser le poil du velours des chapeaux-melon ». Le verbe français « bichonner » peut d'ailleurs également signifier « s'arranger avec soin et coquetterie » (Petit Robert). L'on en conclura que, même selon les critères particulièrement exigeants de Jacques, Madeleine était, selon l'expression de cette dernière, « copur-chic ».

5 La première tentative d'envol de Zissou**Rouzat 1905***Paris • 17 février 1912*

A Saint Louis, en Amérique, le capitaine Berry se laisse tomber d'un aéroplane et gagne le sol en parachute !!! C'est vraiment extraordinaire !... J'ai lu ça dans un journal ; c'est probablement vrai !!

Mon livre de photographie Flammarion 1977

Mon frère Zissou et moi nous complétons à merveille : il adore jouer les acrobates et moi, j'aime saisir les choses en l'air, arrêter le mouvement sur le vif, prendre au piège l'instant fugace : un jeu passionnant si on le fait bien.

Le principe du parachute a été postulé pour la première fois par Leonard de Vinci au XVème siècle. Celui-ci imagina une structure en toile de forme pyramidale de 5,5 mètres carrés de surface, avec des panneaux de tissu pour freiner l'air. Les reconstitutions modernes réalisées à partir de ces plans laissent penser qu'il aurait pu être fonctionnel.

Un parachute fabriqué selon les plans de Léonard a même été testé avec succès lors d'un saut de 3 000 mètres, avec pour seule modification notable la percée d'un trou en son sommet afin d'amortir les mouvements d'oscillation pendulaire. Bien qu'il fasse approximativement la même taille une fois déployé qu'un parachute moderne, le modèle de Léonard était bien moins pratique à utiliser du fait qu'il était complètement rigide et qu'il pèse à peu près 90 kilos – pas idéal pour l'utilisation avec un siège éjectable.

Même si plusieurs personnes revendiquent la pratique du saut en parachute, le premier à en avoir fait l'usage à plusieurs reprises devant témoins fut André Garnerin. En 1797, il fit un saut de plus de 600m, atterrissant dans le parc Monceau, où on trouve apparemment encore une plaque commémorant l'évènement. En 1802, il réalisa en Angleterre un saut de démonstration d'une altitude de 2 500m avec un parachute d'un diamètre approximatif de 7 mètres.

S'il avait pris connaissance des publications scientifiques sur ce sujet, Zissou aurait alors su que son parapluie ne pouvait prétendre ralentir sa chute. Et il en aurait été fait de cette photographie. Voir aussi 11 : *Vue de la Tour Eiffel*.

6 Zissou en fantôme**Chatel-Guyon Villa "Les Maronniers" Juillet 1905***Paris • 1902*

L'année dernière, en ouvrant le bouchon de mon appareil de photographie, et en courant vite me placer devant celui-ci, j'avais pu prendre une photographie avec moi dessus ; mais j'étais transparent. Aujourd'hui, je me suis demandé si, en employant le même système, je ne pourrais pas faire des photographies de fantômes transparents, comme ceux des histoires écoutées hier soir à table.

Je dis donc à Zissou de s'envelopper d'un drap. Puis il vient se placer devant l'objectif. J'ouvre le bouchon. Je le referme. Zissou s'en va et je rouvre le bouchon, sans lui sur l'image. J'espère bien avoir une belle photographie de fantôme.

Cette photographie est le résultat d'une double exposition – chaque cliché a été exposé sur la même plaque durant la moitié du temps d'exposition normal, le 'fantôme' n'étant présent seulement que sur l'une des deux images superposées. C'est là une idée étonnamment sophistiquée pour un enfant de 11 ans, et qui plus est magnifiquement réalisée.

En fait, bien que nous puissions être à peu près certain que ce soit Jacques qui ait pris ce cliché, un doute demeure quant à l'identité de la personne qui en est à l'origine. S'agit-il de Jacques ou de Zissou, son frère aîné Maurice ? Dans ses carnets originaux, Jacques en attribue le bénéfice à Zissou, mais au moment d'écrire ses mémoires il semble s'en être octroyé la paternité au détriment de ce dernier. Je n'y vois là rien de bien surprenant : les deux frères auront discuté des silhouettes transparentes sur les photographies précédentes et auront convenu de concert de tirer parti de cette technique. Voir aussi, 1 : *Jacques Lartigue et sa famille*.

7 La Coupe Gordon Bennett**Circuit d'Auvergne 5 juillet 1905***Chatel-Guyon • Juillet 1905*

Soudain, près de Volvic, on aperçoit des gens, debout ou assis dans l'herbe autour d'une route moins blanche que les autres : celle du circuit. Elle est clôturée de barrières et on a mis de loin en loin, comme par-dessus une rivière, des petits ponts de bois appelés « passerelles », pour que les spectateurs puissent traverser sans forcer les automobile de course à ralentir. Autour de nous, il y a maintenant beaucoup de monde, posé là par petits paquets.

Voici une photo tirée d'une série prise lors de la dernière Coupe Gordon Bennett qui eut lieu en 1905 sur le Circuit d'Auvergne. Des équipes venant d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Autriche et des USA étaient en lice, et 80 000 spectateurs s'étaient déplacés pour voir la course. Celle-ci consistait en 4 tours d'un circuit de 137km, et pour la seconde fois consécutive fut remportée par le pilote français Théry à bord d'une Brasier 96CV équipée de pneus Michelin, dans un temps de 7h 2mn 43s. La photographie montre le pilote Werner à bord d'une Mercedes, qui a réalisé l'épreuve à la vitesse moyenne de 68km/h.

James Gordon Bennett était le propriétaire du quotidien le *New York Herald*, et par ailleurs un aventurier francophile qui sponsorisait une Coupe qui visait à promouvoir les rencontres internationales, en particulier celles opposant l'Europe et les USA. En 1905, l'Automobile Club de France, mécontent de la règle qui limitait le nombre de voitures à trois par pays, créa sa propre course, le Grand Prix, ce qui amena Gordon Bennett à transférer l'année suivante son soutien financier à une course de ballons dirigeables qui a perduré jusqu'à aujourd'hui.

Gordon Bennett était un homme remarquable, au comportement excentrique, dont le nom en est venu à signifier dans le langage commun une exclamation d'étonnement. On raconte beaucoup d'histoires à propos de ses excentricités. Ainsi, il avait l'habitude de passer ses week-ends à Trouville, s'y rendant en train. Quand la compagnie de chemin de fer menaça d'interrompre le service sur cette ligne faute d'une fréquentation suffisante, il proposa de payer ce qu'il fallait pour que la ligne reste ouverte, ce que la compagnie s'empressa d'accepter. Son attitude envers ses employés était pour le moins cavalière. Ainsi, congédia-t-il un jour son critique musical parce que celui-ci avait les cheveux trop longs. Une autre fois, il pria un des ses rédacteurs en chef de réserver pour lui une table au restaurant. Lorsque l'intéressé lui eut demandé en quel honneur, il se vit répondre que c'était afin de fêter son propre départ du journal.

8 Portrait de Robert Haguët**Paris La chambre de J H Lartigue Janvier 1906***Paris • 15 janvier 1926*

Hier j'avais vu l'annonce d'un nouveau projecteur portable. Aujourd'hui, je l'ai acheté. Je vais pouvoir faire des photos n'importe où. Alors, pourquoi ne pas faire le portrait des gens chez eux ?... Et le leur vendre ?

Faire de mes photos un « métier », cela serait le moyen enfin trouvé de ne pas prostituer ma peinture, de lui éviter le fatal chiqué nécessaire pour gagner vite pas mal d'argent. Et puis la photographie professionnelle me guérirait peut-être de cette manie de tout photographier... Manie qui est une faiblesse.

Etant donné que Jacques utilisait un viseur pour le moins approximatif, un simple cadre de métal centré sur le dessus de l'appareil photo, il éprouvait sans doute des difficultés à cadrer précisément ses photographies. Il en résulte que dans le miroir de l'armoire, sur l'image de gauche seulement, on aperçoit ce qui semble devoir être un reflet de sa tête, de son cou et de son épaule droite. Il porte une veste sombre avec un col façon Eton. Ce reflet disparaît complètement sur l'image de droite.

Cela peut n'être qu'un curieux produit de la parallaxe – une erreur d'inattention de la part de Jacques – mais on se demande alors pourquoi il s'est mis directement en face du miroir pour prendre cette photo. S'agit-il d'une plaisanterie dissimulée aux dépens de son cousin, ou bien d'un simple oubli ? Etant donné son affection pour les jeux de miroir (voir par exemple, 97 : *Bibi et Dani à la fenêtre*), j'aurais tendance à penser qu'il a pris cette image en connaissance de cause et qu'il espérait réaliser un portrait double.

Par ailleurs, ce style de photographie statique, parfaitement frontale, est relativement peu courant dans son œuvre à ses débuts, dans laquelle l'action et caractère informel prédominent d'ordinaire.

9 Dépassement d'un bob**Rouzat 1911***Mon livre de photographie Flammarion 1977*

Parfois je monte comme passager avec mon cousin, pour saisir des moments de la course. Mon appareil allemand de reporter à obturateur de plaques tire au 1/1000e de seconde, ce qui permet d'obtenir les clichés très nets. Quand nous dépassons un concurrent, je me retourne, et *clac !* je l'attrape au vol.

Paris • 19 décembre 1911

Au stand des accessoires de Monsieur Mauve : des photos de moi ! Prise l'été dernier, de nos 'bobs', à Rouzat. C'est quand même drôle de voir les gens que vous ne connaissez pas s'arrêter pour regarder vos photos !

Les karts en caisse à savon, plus connus sous le nom de « bobs » (contraction du mot « bobsleighs », l'une des premières occurrences de français) constituèrent une véritable passion pour Jacques et Zissou pendant plusieurs années. Il y en avait une variété extraordinaire, tous conçus par la famille ou les amis, et des prototypes avec 2 ou 4 roues apparaissent dans les photographies de Jacques avec 1, 2 ou 3 passagers. Il existe au moins un modèle avec un freineur tourné vers l'arrière.

Jacques et Zissou débutèrent avec des vélos à roues fixes, auxquels ils enlevèrent les pédales pour leur permettre de rouler librement. Toutefois, Zissou n'étant pas satisfait de la stabilité, il conçut un bob à 4 roues, qui fut construit par un fabricant de vélos local. A partir de là, Jacques, mécontent de la fragilité des roues de vélo de ces bobs, conçut un autre modèle avec des roues d'avion plus robustes et plus petites. Malheureusement, celles-ci opposaient, à son goût, une trop grande résistance au roulement. C'est pourquoi l'étape suivante consistait à en enlever une paire pour construire un bob à deux roues, et boucler ainsi la boucle.

Avec ses petites roues, des freins à manche de chaque côté, et un pilotage par le biais d'une barre de gouverne au niveau des pieds, il devait être désespérément instable et il devait falloir pour le piloter dès que la vitesse dépassait celle de la marche une immense bravoure. Il existe à ce propos une merveilleuse collection de photographies des accidents qui s'ensuivaient inévitablement.

*Voir 34 : Simone sur le bob à deux roues***10 Autoportrait****1912***Paris • 19 février 1914*

10 heures et demi : Oléo arrive et m'apprend à me raser. Il m'a donné son tout nouveau rasoir américain « Gillette », avec lequel on se coupe plus comme avec celui de Grand-père, qu'il fallait si bien savoir manier. D'abord il faut faire mousser le savon avec un blaireau en forme de gros pinceau très large and très doux. Il faut tourner, tourner, à l'endroit de la barbe (future) : menton et moitié des joues. Plus Oléo tourne et plus la mousse blanche devient épaisse, jusqu'à ce que je ressemble au Père Noël. Après le savonnage, on se caresse avec le petit rasoir bien réglé. Quand j'aurai de la barbe, elle sera bien coupée, si ras que je serai aussi lisse que maintenant.

On trouve de nombreux autoportraits parmi les stéréogrammes de Lartigue, bien qu'il ne soit pas toujours aisé de distinguer entre les véritables autoportraits pris avec un retardateur et ceux qui furent pris à sa demande expresse par un de ses compagnons. Lartigue ne semblait pas sensible à cette distinction et n'indique que de manière sporadique qui a effectivement déclenché l'obturateur.

Jacques devait avoir 18 ans quand fut réalisé cet autoportrait. Il souffrait indubitablement d'un retard de croissance – une note écrite deux ans plus tard nous apprend qu'il ne se rasait toujours pas à l'âge de 20 ans. Il n'est donc pas étonnant que quand, après avoir reçu sa convocation pour la conscription, il se présenta cette année-là à l'examen médical, il fut réformé pour le motif de « croissance n'ayant pas atteint son terme ». A cette époque, il mesurait 178.5cm et pesait tout juste 58kg ; sa troisième femme, Florette, dira plus tard qu'il conserva ce même poids toute sa vie durant.

11 Vue depuis la tour Eiffel**Paris 1912***Paris • 4 février 1912*

Ce matin, à la tour Eiffel, un inventeur, Monsieur Reichelt, tailleur, se jette de la première plate-forme avec un costume parachute de son invention. Il tombe directement et se tue. Je n'y étais pas. Quel dommage pour mes photographies !

Paris • 8 février 1912

Au nouveau cinéma « Pathé », boulevard des Italiens, *Les ruses de Nick Winter*, *L'affaire du collier de la Reine* (trente-cinq minutes), et surtout la chute de Reichelt. Film sensationnel ! On le voit, il parle, et tout à coup *pouff* ! il tombe comme une pierre.

Jacques entra ces notes dans son journal deux semaines après avoir fait l'ascension de la tour Eiffel en compagnie de son ami Louis Ferrand, d'où ils lancèrent des avions de papier depuis la seconde plate-forme. Il nota que les avions mirent deux minutes à atteindre le sol, soit davantage que le malheureux Herr Reichelt, un Autrichien sans le sou qui n'avait visiblement jamais pris la peine d'essayer sa cape en forme d'aile de chauve-souris depuis une hauteur plus modeste ou avec un chargement moins fragile. Comparez les commentaires insensibles de Jacques avec ceux de la carte 60 : *Caudron G3*.

Franz Reichelt fut le premier à mourir de son propre fait en sautant depuis la tour, bien qu'un ouvrier en eut accidentellement chuté pendant la construction, prétendument parce qu'il faisait l'intéressant devant sa petite amie après le travail. Depuis lors, la tour a indirectement contribué à une moyenne de plus de trois suicides par an, généralement par saut, le reste du temps par pendaison. Les plate-formes publiques sont maintenant fermées par des panneaux de plexiglas, limitant considérablement les possibilités de descente sauvage, ce qui explique pourquoi le taux de suicides a connu une telle chute ces dernières années.

La tour Eiffel fut inaugurée en 1889. Elle dispose de trois plate-formes panoramiques, situées respectivement à 58 mètres, 116 mètres, et 276 mètres. Cette photographie a été prise depuis la troisième plate-forme, la seconde étant identifiable par la fine bande blanche entourant la partie la plus étroite de la tour, et la première par la bande en dessous, aux déambulatoires cachés par des verrières. Sur la seconde plate-forme, les petits points noirs sur la gauche ne sont autre que des visiteurs, goûtant sans doute la vue et l'air frais, ignorant tout de la tragédie qui se prépare.

12 Plitt lançant le chien Tupy**Paris 24 mars 1912***Paris • 17 octobre 1912*

Monsieur Folletête, c'est le secrétaire de Papa. Je l'ai baptisé « Plitt » parce qu'il est mon ami et même mon compagnon en beaucoup de choses. Il est plutôt étiré en hauteur et ses doigts : plus en forme d'allumettes que de saucisses lui ressemblent. 1,80 m pour un homme c'est grand. De lui, que mesure 1,82, on dit : « Il est un peu hors nature. »

Plitt mesurait 1.82m, soit un peu moins de 6 pieds, une taille qui aujourd'hui n'a rien de bien exceptionnel au vu de la moyenne européenne. Mme Folletête était à peu près de la même taille que son époux, et aussi ne faut-il pas s'étonner que, selon la mère de Jacques, on les ait regardé avec insistance dans la rue.

La seule indication que je sois parvenu à trouver du mot 'Plitt', le surnom donné par Jacques à M. Folletête, est sa définition dans l'*Oxford English Dictionary* comme 'un fouet à triple lanière serti de plombs, anciennement utilisé en Russie pour la flagellation'. Cette entrée intègre également la description suivante provenant de l'*Encyclopaedia Britannica* de 1885 : 'Il existe un autre fouet appelé le plete, fait de cuir tressé, toujours employé dans certaines prisons éloignées de Sibérie'. On peut imaginer que Jacques est tombé par hasard sur cette définition de l'*Encyclopaedia Britannica* et que l'expression '...toujours employé dans [...] prison éloignées de Sibérie' l'ait frappé comme illustrant particulièrement bien le rôle de chaperon que Folletête jouait auprès de lui.

Le véritable patronyme de Folletête est pour le moins aussi étrange que son surnom : celui-ci se traduirait littéralement « crazyhead » en anglais – un nom quelque peu improbable pour le secrétaire d'un homme qu'on disait à la tête de la huitième fortune de France. En Suisse, pays natal de Folletête, ce patronyme semble être assez répandu, ce qui va peut-être à l'encontre du stéréotype national.

Le lancer de chien (dans ce cas, Tupy, le propre chien de Plitt) semble avoir été un passe-temps assez fréquent de la famille – il existe plusieurs stéréogrammes montrant ces malheureux animaux projetés sur des distances apparemment considérables, le plus souvent au dessus de l'eau. Ce qui me séduit par dessus tout dans cette image, c'est l'expression de sombre résignation du pauvre Tupy.

13 L'hydravion Farman de Renaux**Meeting de Monaco 6 avril 1912***Paris • 19 décembre 1912*

Dans le Salon d'Aviation, on a installé une petite salle de cinéma, au premier étage. On ne paie rien pour entrer et... la salle est presque vide ! Pourtant il y a des choses formidables : une promenade en ballon dirigeable, les essais du « Canard Voisin » sur la Seine, l'hydro-aéro « Curtiss » essayant de s'envoler en partant de l'eau (le « Canard Voisin » aussi s'envole de l'eau, mais il est traîné par un canot automobile) ; un film pris à la semaine de Joanesthal, où l'on voit cinq avions en même temps : deux en l'air et trois par terre.

Une année auparavant, en 1911, un avion Farman piloté par Renaux était passé à la renommée en transportant pilote et passager sur les 340 kms qui séparent Paris du sommet du Puy de Dôme, remportant ainsi un prix de 100 000 francs. Le plus grand défi de ce vol n'était pas tant la distance, ni l'altitude de 2 000 mètres, ni même la navigation, souvent difficile à une époque où les cartes étaient assez imprécises, mais plutôt la difficulté d'atterrir sur un étroit affleurement rocheux au sommet du Puy de Dôme. Le terrain d'atterrissage mesurait moins de 50m de long, et se poser quelques mètres trop loin avait pour conséquence ou bien de chuter du plateau, ou de terminer sa course dans les rochers. Deux tentatives de remporter le prix l'année précédente s'étaient conclues par l'hospitalisation des pilotes.

Il est difficile pour nous de mesurer pleinement cet exploit. En 1908, le *Daily Mail* offrait l'énorme somme de £10 000 à la première personne qui volerait en moins de 24h de Londres à Manchester. Le *Star* tourna en dérision l'offre du *Mail*, estimant que le prix proposé ne pourrait jamais être remporté. « Notre propre offre de £10 000 000 pour la première machine volante quelle qu'elle soit qui parcourra cinq miles à partir de Londres pour retourner ensuite à son point de départ est toujours valable. Notre offre vaut bien la leur. »

La compétition d'hydravions du rassemblement de Monaco en question fut remportée par le Belge Fischer, Renaux se classant second. Les ingénieurs venaient tout juste de trouver une solution au problème des embruns projetés par les flotteurs durant le décollage et qui endommageaient les hélices. L'eau avait aussi tendance à pénétrer dans les carburateurs, causant des ratés qui empêchaient les avions d'atteindre la vitesse nécessaire pour décoller.

14 Vol de pigeons**Monaco 1912***Rouzat • 28 septembre 1920*

J'aime rester immobile sous les arbres dans le silence qui s'assombrit, les oreilles et les yeux tendus, jusqu'à l'arrivée des oiseaux. Tombant du ciel comme des masses, dans un incroyable vacarme d'ailes, de feuilles et de cris, ils secouent les arbres de tout leur poids et je les écoute jacasser chacun dans leur langue avant de s'endormir.

Lartigue aurait sans doute considéré cette photographie comme ratée, mais les goûts changent, et pour moi, l'homme à la face de pigeon (que je soupçonne être Zissou, rabatteur préposé à la dispersion des pigeons au signal de Jacques) confère un effet assez surréaliste à une photographie par ailleurs relativement quelconque. Je m'amusai de découvrir qu'une photographie (malheureusement non stéréoscopique, donc non présentée dans cette collection) que Jacques avait choisie comme l'exemple type d'une photographie ratée (*Mon livre de photographie* p17) est depuis considérée comme emblématique de l'œuvre de Lartigue (*Jacques Henri Lartigue Photographe*, p5). Ainsi, dans une collection de près de 100 000 photographies, cette image spécifique aura été sélectionnée deux fois, et ceci pour illustrer une chose et son contraire.

Si cette photographie est présente ici, c'est d'abord parce que c'est un exemple classique de cliché stéréoscopique – un vol d'oiseaux en l'air – dont l'effet, quand il est réussi, peut être assez surprenant. La remarquable illusion de ces oiseaux comme suspendus en plein vol n'est pas sans évoquer le fameux requin de Damien Hirst. Sa sculpture s'intitule, et c'est peut-être ce qu'elle a de plus remarquable, *L'Impossibilité Physique de la Mort dans l'Esprit d'un Être Vivant*. Pour moi, cette photographie pourrait être rebaptisée *L'Impossibilité Physique du Vol dans l'Esprit d'un Être Terrestre*.

Rouzat • Été 1908

Assis à côté d'Yves, ce que j'attends avec le plus d'impatience, c'est d'apercevoir au loin devant nous, sur la route, le nuage blanc d'une autre automobile. Alors, Yves me lance un petit clin d'œil, se grosses joues se gonflent... et la chasse commence ! Chronomètre en main, je guette les bornes dans l'herbe en bordure de la route, et le moment de battre notre record (76 km à l'heure entre deux bornes). L'auto saute sur les bosses, le nuage se rapproche, la merveilleuse odeur de la poussière pique l'intérieur du nez, et l'instant passionnant arrive, où l'on va rattraper l'adversaire ! et où en plein nuage de poussière, aveuglés, à demi-asphyxiés, il faut lutter et rouler vite, plus vite, plus qu'on ne le peut, pendant que Zissou tournique la manivelle de la nouvelle trompe, un peu bizarre et métallique, appelée « klaxon » ! Il faut arriver à obliger l'autre automobile à nous laisser le passage en se serrant sur sa droite. Ce qui n'est pas toujours facile, car elle essaye, elle aussi, d'aller de plus en plus vite, et même de zigzaguer pour nous empêcher de passer. C'est alors que je commence à la bombarder avec mes boulettes en papier contenant un petit pétard, qui éclate au premier contact (en temps ordinaire, je ne m'en sers que pour contre-attaquer les chiens et les empêcher de se précipiter sous les roues de l'auto).

Voilà une image incroyablement évocatrice ! Si l'on présume qu'ils roulaient à droite, alors Lartigue se trouve à la place du passager avant gauche, et ils viennent à peine de dépasser l'autre véhicule. Cela a dû se dérouler d'une façon sensiblement voisine à ce qu'il décrit dans la citation, si ce n'est que cette scène ayant lieu quatre ans plus tard, la vitesse devait sans doute être supérieure à 76km/h. Voilà qui n'a apparemment rien de très téméraire, sauf si l'on garde à l'esprit que les Lartigue conduisaient une lourde voiture décapotable, sur un sol caillouteux et bosselé, avec le risque de crever à tout moment...

En 1912, il n'y avait encore que très peu de voitures sur les routes. La production en France pour cette année là (sans tenir compte des importations et des exportations) fut d'environ 15 000 automobiles. Sachant que la production en série n'avait véritablement débuté que 10 ans auparavant, il y avait probablement moins de 100 000 véhicules à moteur circulant sur les routes de France. Avec plus de 100 000 kilomètres de routes carrossables, on ne devait que rarement croiser d'autre automobiliste en dehors des villes, et chacun peut imaginer la fièvre quand ils fondaient à travers de bucoliques villages à ces vitesses terrifiantes.

16 Mary Lancret dans le Bois de Boulogne

Paris 1912

Paris • 22 avril 1916

Zissou, dans sa voiture, arrive avec Mary Lancret – celle de mes photographies de jolies femmes d'avant la guerre, au Bois. Peut-être ma préférée. Celle que je connais si bien de vue, depuis si longtemps ! Elle est là devant moi ! C'est la première fois que je la vois immobile et de tout près !... « Bonjour monsieur. » Elle me parle, d'une voix qui chante un peu, très douce et caressante.

Mary Lancret fut l'une des premières d'une longue série de femmes photographiées par Lartigue au Bois de Boulogne. Il la prit en photo (celle-là même présentée ici) pour la première fois en 1912, alors qu'il n'était âgé que de 18 ans, et de toute évidence quelque peu intimidé devant sa beauté comme devant sa réputation. Au moment du commentaire, en 1916, il avait beaucoup gagné en expérience, et devait peu de temps après se lancer dans une liaison passionnée avec Mademoiselle Lancret qui durerait jusqu'à la fin de 1917.

Mary était, au début de cette aventure, la maîtresse de son meilleur ami d'alors, Jean Dary, et ni Mary, ni Jacques ne semblent avoir eu de scrupules à mettre un terme à cette relation. En seulement quatre ans, lentement et insensiblement le tremblant ingénu s'était effacé pour laisser la place au séducteur impénitent.

17 Jeune femme se promenant dans le Bois**Paris Bois de Boulogne 1912***Paris • 29 mai 1910*

Car, aux Acacias, il y a trois allées : celle des voitures, celle des cavaliers, et le petit chemin des piétons, sous les arbres, appelé « Sentier de la Vertu ».

C'est là que je suis à l'affût, assis sur une chaise en fer, mon appareil bien réglé. Distance : de 4 à 5 mètres ; vitesse : fente du rideau 4mm ; diaphragme : cela dépendra de quel côté elle arrivera. Je sais très bien juger la distance à vue de nez. Ce qui est moins facile, c'est qu'elle ait juste un pied en avant, au moment de la mise au point correcte (c'est ce qu'il y a de plus amusant à calculer)...

Les images de jeunes femmes se promenant dans le Bois de Boulogne constituent l'un des sujets les plus connus de Jacques. Il en existe probablement des centaines, et elles reflètent l'intérêt passionné de toute une vie pour la mode, et sans doute également la fascination d'un jeune homme plutôt timide pour ces séduisantes créatures du monde.

En 1910, il écrit, à propos d'une occasion de photographie manquée :

Elle avance, elle approche, et plus elle approche, plus elle est jolie. Elle a du rouge sur les lèvres, sans être sur une scène de théâtre. Elle a un grand manchon et une si jolie figure sous son grand chapeau que le regret de la photo manquée commence à rôder en moi. C'est même autre chose qu'un regret : quelque chose qui me rend un peu malade... comme une espèce de chagrin dont on ne peut pas se consoler.

L'image au verso illustre la perfection de la synchronisation qu'évoque Jacques dans l'extrait de journal – la mise au point anticipant le moment précis où se présente le pied – bien que j'imagine volontiers qu'il aurait souhaité s'attirer un regard moins désapprobateur. La présence des deux personnages au premier plan est certainement accidentelle, et aussi cette image n'apparaît-elle jamais que recadrée sur le sujet au centre. C'est d'autant plus regrettable que cette version est de loin la meilleure.

18 Couple flânant dans le Bois**Paris 1912***Paris • 1905*

Zissou, lui, je ne crois pas que ça l'ennuie d'avoir grandi. Peut-être même au contraire, car il n'est pas effrayé comme moi par les jolies promeneuses du Bois. Il est beaucoup plus coquet que moi (ce n'est pas difficile). Pour aller au Bois, il met des guêtres beiges par-dessus ses souliers fabriqués sur mesure par le bottier de la rue des Petits-Champs, et déjà il est habillé en vrai jeune homme par le tailleur Warehouse, près des Champs-Élysées. Au Bois, il n'y va pas avec moi. Je le vois de loin, avec sa petite canne en jonc, qui est très légère et ne sert à rien. Depuis un an ou deux, au printemps, il met un chapeau canotier, mais jamais avant le jour du « Grand Prix de Longchamp ». En hiver, c'est un chapeau melon fabriqué par Gelot, place Vendôme.

J'ai peu de choses à ajouter en ce qui concerne cette photographie. J'aime le visage de l'homme, et demeure stupéfait que cette photo n'ait jamais été reproduite auparavant. Curieusement, je ne m'étais pas rendu compte à quel point l'homme était distingué jusqu'à ce que je lise la description que fait Lartigue de son frère aîné Zissou reproduite au verso. Je remarquai alors combien sa canne était fine, sa cravate élégante, son col empesé, ses lacets impeccables (pas de guêtres, hélas), ses chaussures pointues, et désinvolte son canotier. Ainsi, ce n'est que tardivement que je pris conscience que j'avais sous les yeux un vrai dandy...

19 Passants dans le Bois**Paris Bois de Boulogne 1912***Paris • 19 décembre 1911*

Au « Vendredi de Fémina » : conférence de Lucie Delarue-Mardrus. Un peu exploratrice, femme du docteur Mardrus qui a traduit *Les Mille et Une Nuits*. Elle parle des pays lointains. Plus d'un mois pour aller de l'autre côté de la terre !... Lucie Delarue-Mardrus, c'est la seule qui ose dire que les femmes ont raison de se farder (!). Elle raconte que les Orientales se teignent les cheveux en roux et se mettent du noir aux yeux, sans que personne y voie de mal. Et si, un jour, en France, sans être sur une scène de théâtre, les femmes osaient se farder pour sortir dans la rue ?...

Le 'Femina' dont il est question dans la citation était un magazine de mode illustré pour dames, un bimensuel fondé en 1900. Il était sans doute à l'avant-garde du mouvement féministe sur le point d'éclorre, tout comme l'était Lucie Delarue-Mardrus, auteur féministe et poète, bien que les conférences du vendredi aient eu pour fin autant de distraire que d'éduquer. Jacques évoque la tenue d'une de ces conférences en 1912, à laquelle il vit des danseurs et entendit des chansons d'Yvonne Printemps. Au même moment, en Grande-Bretagne, les suffragettes étaient occupées à s'enchaîner aux grilles. Elles parvinrent, par leurs efforts, à obtenir le suffrage universel en 1928. Les françaises ne l'acquiescèrent pas avant 1944.

On tend à croire que Lartigue était un photographe naïf dont les remarquables images furent prises en parfaite ignorance du monde de la photographie extérieure à sa bulle de privilégié. En fait, bien qu'il n'ait jamais étudié la théorie photographique, il était depuis son plus jeune âge un lecteur assidu de magazines comme *Femina*, qu'illustraient de plus en plus de photographies. On ne doit pas oublier que son père était éditeur, rédacteur et correspondant pour des journaux, la plupart des magazines populaires de l'époque traînant vraisemblablement ici et là dans la maison. Il était lui-même abonné à *L'Auto*, et en 1907, alors âgé de 14 ans seulement, il écrivait qu'un de ses meilleurs amis était reporter au magazine *La Vie au Grand Air* et qu'il l'avait aidé à se fabriquer une carte de presse pour lui permettre de prendre en photo les avions de Billancourt et d'Issy les Moulineaux. Bien qu'il fût autodidacte, Jacques n'était en aucun cas isolé.

La photographie au verso ravit par sa foison de détails – le regard suspicieux de la femme à la voilette, le petit chien que la jeune femme tient sous son bras, l'expression pensive sur le visage du barbu à l'arrière-plan, les cavaliers, la cane qui dépasse juste assez pour heurter les tibias des passants imprudents. Et Jacques a encore une fois saisi sa proie au moment précis où elle avançait son meilleur pied.

20 Mannequins à Auteuil**Paris Auteuil 28 juin 1912***Paris • Courses d'Auteuil • 30 mars 1911*

Aux courses, ce n'est pas comme au Bois : « les femmes à photographier », les plus jolies et les plus excentriques, son pour la plupart ce qu'on appelle des « mannequins », c'est-à-dire des femmes plus pomponnées encore que les autres, choisies pour venir montrer, au milieu de la foule du « Pesage », des robes spécialement belles ou des chapeaux mirobolants faits par les grands couturiers ou les modistes. Une « jeune fille mannequin », c'est quelqu'un de spécial à qui les autres dames ne disent pas bonjour, qui sourit gentiment au lieu de se fâcher quand je la vise dans mon appareil, et se promène partout sans jamais s'occuper des chevaux.

L'emploi des guillemets par Jacques indique que le terme « mannequin » était de frappe relativement récente. C'est certainement vers cette époque qu'il est arrivé en Grande-Bretagne, puisque sa première mention avec ce sens précis dans l'*Oxford English Dictionary* date de 1902. L'intérêt que suscite ces jeunes filles ne tient donc pas à leur beauté qu'à leur nouveauté.

Il semble que les chapeaux hauts de forme ou, selon la saison, les canotiers aient été de rigueur à Auteuil, tandis que l'on tolérait, sans plus, les chapeaux melon, ce qui laisse supposer que l'homme au chapeau mou devait se sentir quelque peu mal à l'aise. Un peu comme on le serait avec une casquette au Royal Ascot.

21 Femme à la porte d'une hutte de paille

Paris • 2 mai 1926

A trente kilomètres de Paris j'ai vu aujourd'hui des paysans et c'était comme si j'avais été transporté dans un igloo d'Esquimaux.

A cause d'un orage nous nous étions réfugiés dans une ferme. Près d'un feu, dans la puanteur, l'homme était ivre. La femme et son petit, accroupis, attendaient dans un coin, mêlés aux objets de leur existence, couleur boîte à ordures. Ils n'attendaient pas que l'orage passe... car avant l'orage ils étaient déjà là. Ils n'attendaient rien ou plutôt ils attendaient tout. Ils attendent encore aujourd'hui que les quarante ou soixante ans qui les séparent de la mort soient passés...

Je suis un humain. Eux aussi sont des humains, et pourtant il me semble que leur donner mon petit carnet de rendez-vous en leur demandant de me remplacer pendant quelques jours serait plus insensé que de demander à un hippopotame de venir faire le chien savant au cirque.

A l'examen de cette construction manifestement faite de torchis, on a du mal à concevoir qu'elle ait pu servir de logis, et pourtant il y a une fenêtre, et une cheminée, ce qui laisse supposer unâtre, et des fleurs dans des pots à l'extérieur, et même ce qui ressemble à une cage à oiseau, si bien qu'on est contraint d'en conclure que c'est le domicile de la charmante femme qui se tient à l'entrée, un chaton dans les bras.

Les circonstances entourant cette photographie font défaut, mais il n'y a sans aucun doute aucun rapport avec le texte écrit quatorze années plus tard. Lartigue devait cependant y faire la description d'une maison très similaire, et l'une et l'autre attestent que la vie des paysans, aux maigres possessions et sans confort ou presque, telle que la décrit Gillian Tindall dans son livre *Célestine, Voices from a French Village [Célestine, voix d'un village français]*, devait perdurer quasiment jusqu'au milieu du XXème siècle. Le contraste avec la vie éblouissante de Lartigue à Paris et dans le Sud de la France pouvait-il être plus saisissant ?

22 Plitt se penchant à la fenêtre du train

1912

Paris • 17 octobre 1912

[Plitt] n'est pas trop foncé, comme tant de Messieurs sérieux ; il tire plutôt sur l'orange, avec une moustache et des cheveux couleur d'écureuil. Il aime bien la nouvelle façon de couper les moustaches : sans pointes, rapetissées, ne pendant ni se relevant – pareilles à une brosse à ongles posée au-dessus de la bouche. Je crois qu'il n'est pas fâché que Papa lui dise souvent de s'occuper de moi, plutôt que de faire le secrétaire au bureau. Avec son petit stéréoscope « Vérascope Richard », il fait des photos depuis longtemps et il est très content de m'accompagner un peu partout ; au Bois, à Issy-les-Moulineaux. Mais ce que je trouve bizarre et qui m'agace un peu, c'est qu'il essaie toujours de prendre la même photo que moi.

On a ici l'une des deux images d'un diptyque. L'autre, ornant le frontispice de notre livret d'accompagnement, montre Jacques dans une pose identique. Les deux images sont au même format, d'où l'on conclut que la seconde a été prise par Plitt (le surnom donné par Jacques à M. Folletête, le secrétaire particulier de son père) avec l'appareil de Jacques et à sa demande, plutôt qu'avec le Vérascope Richard (qui utilisait des plaques plus petites). Ce n'est donc pas là un exemple du comportement étrange que Jacques, tout naturellement, désapprouve.

Je me suis souvent demandé ce qu'il était advenu des photographies de Plitt. Traînent-elles dans quelque grenier, attendant d'être découvertes par un enthousiaste historien de la photographie ?

Voir aussi 12 : *Plitt lançant le chien Tupy*.

D'un point de vue technique, on a à nouveau une photographie dotée d'une grande profondeur, ce qui, bien qu'assurant un effet saisissant, impose un ajustement de la stéréophotographie. Pour ce faire, les images sont recadrées de manière à présenter la même surface autour du sujet, tout en conservant une taille identique, afin que le point le plus proche sur l'image semble être juste derrière le cadre. Non seulement cette manipulation laisse un espace important entre les images, mais elle a aussi comme conséquence, malheureusement, de faire disparaître le reflet de Plitt dans la vitre du train, lequel j'en suis convaincu n'aura pas échappé à Lartigue.

23 Louis s'envole en ZYX 24**Rouzat 1912***Rouzat • 29 juillet 1911*

Tout à coup, le vent se lève. Il ne pleut toujours pas. Le vent redouble ! Papa dit : « Ce n'est pas un orage, c'est une bourrasque »... Quel vent ! C'est celui que nous attendions depuis plusieurs jours pour les essais du planeur.

Les grands peupliers de la pelouse sont tout décoiffés : ils ont l'air de vouloir tomber en avant. Tout est bousculé dans le grand sifflement. Zissou, avec son anémomètre, constate un vent de 26 mètres à la seconde. Il crie : « Vite, sortons un aéro ! »... Papa crie : « Non ! Le vent est trop fort ! »... Maman n'est pas là pour s'effrayer. Raison de plus pour sortir un aéro.

Zissou réalisa nombre de machines volantes de toutes sortes. Tous ses modèles furent invariablement baptisés ZYX (un raccourci de son surnom), et numérotés de 1 à 24. Les premiers ZYX étaient des modèles réduits, puis, plus tard, vinrent des cerfs-volants et des ballons, pour finir par des planeurs tel le ZYX 24 montré ici. Il n'essaya jamais de concevoir un aéroplane à moteur, bien qu'il ait par ailleurs pourvu d'une hélice un des bobs, ou l'on verra peut-être un premier pas vers les cieux, mais l'entreprise devait échouer du fait du manque de fiabilité du moteur.

Jacques a lui aussi construit des aéroplanes et des cerfs-volants, mais ses ambitions ne s'élevaient pas aussi haut que celles de Zissou, et il semble ne pas avoir dépassé le stade du modèle réduit. Il n'en demeura pas moins fasciné par l'aviation, et on trouve dans ses archives de nombreuses photographies d'avions et de pilotes.

Voir aussi, à titre d'illustration: 13 : *L'hydravion Farman de Renaux*, 39 : *Zissou et son nouveau planeur*, 59 : *Dirigeable au dessus de la plage de Deauville*, et 60 : *Caudron G3*.

24 Roland Garros dans un Blériot 50CV**Vichy 15 septembre 1912***Paris • Avril 1909*

Hier, un aéroplane est passé au-dessus de moi ! juste au-dessus de moi ! J'ai vu d'en dessous l'homme vivant assis sur son siège, jambes écartées... Et soudain quelque chose de mystérieux s'est produit dans ma tête... un peu comme un vertige à l'envers ! C'était comme si j'avais vu passer cet homme avec d'autres yeux que les miens, *avec les siens* ! ? ! ? Je l'ai regardé s'éloigner, toujours en l'air. Son moteur faisait un bruit résonnant emplis d'air.

Roland Garros fut un pionnier de l'aviation française. Il posa un certain nombre de jalons en vol à moteur. Il établit des records d'altitude, tout d'abord à 3 900m, puis à 5 600m ; il réalisa la première traversée de la Méditerranée ; il remporta le premier grand prix aéronautique de France, seul concurrent à finir la course par un temps exécrable. Plus tard, il combattit pendant la Première Guerre Mondiale en tant que pilote, mettant au point un mécanisme inédit de tir de mitrailleuse à travers l'hélice. Il fut abattu et tué en 1918, alors la guerre touchait à sa fin. Il est plus connu aujourd'hui pour le stade de France de tennis auquel on a donné son nom. Bien qu'il n'ait eu aucun lien direct avec ce sport, dix ans après sa mort, quand le stade fut construit pour abriter la Coupe Davis, son parrain, Emile Lesieur, alors président du stade, insista pour qu'il soit baptisé du nom de ce héros national.

L'aéroplane fut construit par Louis Blériot, qui réussit la première traversée en avion de la Manche en 1909. Le vol de 35km ne nécessita que 30 minutes, ce qui ne dit rien du caractère hasardeux de cette entreprise. L'aéroplane de Blériot était propulsé par un minuscule moteur Anzani qui, bien qu'assez fiable pour l'époque, projetait de l'huile brûlante sur son pilote. L'altitude maximale qu'il pouvait atteindre se situant 60m en dessous des falaises, ne pouvant atterrir sur la plage trop étroite pour constituer un terrain d'atterrissage, il fallait à Blériot trouver un passage pour atterrir en toute sécurité au delà. Lors de la traversée, le vent le fit dévier de sa cible, et, en l'absence d'instruments de navigation, il ne put retrouver sa route que grâce à des bateaux de pêche qui selon toute vraisemblance se dirigeaient vers Douvres et le passage qu'il lui fallait trouver à tout prix. Il atterrit violemment, endommageant son hélice, mais s'en tira sans mal et mit à profit le prix offert par le *Daily Mail* pour créer sa propre usine d'aviation.

25 Course motocycliste**Près de Blois 1912***Pont de l'Arche • 1900*

Moi, je ne fais pas de bicyclette, je fais de la sélerette. Sur le trottoir tout autour de la cour, je roule en faisant de grands pas de géant. Et ce matin, tout à coup, j'ai lâché les pieds ! J'ai roulé tout seul, comme si je m'envolais ! C'était merveilleux, je vais recommencer et parcourir bientôt de longues distances en équilibre sur les roues, à toute vitesse. Je pourrai emmener ma sélerette sur les routes et rouler partout. Ce sera comme si mon jardin était grand comme la Terre entière !

On ne sait que peu de choses de cette photographie. Il existe une autre image plus connue d'un motocycliste prise à Orléans lors de la course Paris-Tours en septembre 1912, et plusieurs autres clichés pris dans les alentours de Blois, aussi est-il possible que cette photo fasse également partie de cette série. La course semble avoir bel et bien disparu des archives historiques, du moins n'ai-je pu en trouver de trace.

Cette moto si caractéristique est une Douglas 1912 modèle J, de 2 ¼ CV. C'est une moto de tourisme légère qui était initialement vendue 45 livres et qui ne nécessitait que quelques modifications mineures pour prétendre remporter une course. On a retiré à celle-ci calandre avant, garde-boue arrière, porte-bagages, et sacoches à outils, et on a baissé la selle, certainement pour l'alléger et en améliorer l'aérodynamisme. Le pilote sur la photo nous est inconnu, et on ne peut qu'espérer que son air déterminé l'a effectivement conduit à la victoire.

Cette moto anglaise avait joui d'un grand succès dès sa sortie en 1907 – dans le Junior Tourist Trophy [Trophée Tourisme Junior] de l'île de Man en 1912, les Douglas remportèrent quatre des dix premières places, dont la première et la seconde, le gagnant bouclant la course dans un temps de 3h 46mn et 59sec, à la vitesse moyenne de 63.8km/h. Il existe encore un club très actif de propriétaires de Douglas. Mon appel à l'aide pour l'identification de la moto m'a amené en seulement quelques jours des réponses en provenance de France, des USA et de Hollande.

Cette photographie met en oeuvre un procédé qui revient assez fréquemment dans l'œuvre stéréographique de Lartigue : la présence d'un personnage au premier plan vient accentuer l'effet de perspective de l'image. Un exemple assez similaire, bien qu'un peu moins réussi, à mon avis, est 17 : *Jeune femme se promenant dans le Bois*, et 3 : *Premier vol de Gabriel Voisin sur le planeur Archdeacon*, à la structure voisine.

26 Papa et M. Folletête**St Moritz 1913***Chamonix • 14 janvier 1914*

Les gens que je vois ressemblent à ceux de l'année dernière à Saint-Moritz, mais ils sont moins nombreux et moins bariolés. Ils ont l'air content. Ils ont des figures bien rouges, avec un peu de fumée qui sort de la bouche. Moi, ce que je regarde, c'est le ciel : transparent comme du cristal ! Il n'y a pas de soleil parce qu'il est caché derrière une montagne, mais on sait qu'il est là.

Cette photographie est l'une des deux images prises à la même occasion. L'autre, un gros plan, est à mon avis bien meilleure, mais malheureusement l'une des deux images du stéréogramme présente une large tache floue qui ne saurait être corrigée. Ces deux images n'en sont pas moins magiques. Elles ont été prises à l'occasion des premières vacances d'hiver de Lartigue, qui en fut tellement grisé que par la suite il retourna à la neige chaque fois qu'il en eut la possibilité.

St Moritz était l'une des plus anciennes stations de sports d'hiver, dont les premiers visiteurs arrivèrent en 1864. Ce furent d'abord essentiellement des touristes anglais et américains qui y introduisirent un à un les différents sports : la luge, d'abord sur les routes enneigées et ensuite sur la célèbre piste Cresta, le ski alpin (sans remonte-pentes !), le patin à glace et le skijoering sur les lacs gelés. A l'époque de cette photographie, l'industrie des sports d'hiver était déjà bien établie, et on pouvait même apercevoir parfois sur ses pentes des Français en vue, tel Lartigue.

L'année suivante, Lartigue se rendit pour la première fois à Chamonix. Ce lieu de villégiature avait ouvert quelque temps avant la construction d'une voie de chemin de fer et l'arrivée du train en 1901, pour connaître sa première grande saison en 1906-1907. Il semble que ce soit devenu la station préférée de Lartigue, puisqu'il y retourna à plusieurs reprises dans les années qui suivirent.

27 Empreinte d'un homme dans la neige

1913

Megève • Mars 1932

Rita est une drôle de fille. Grands cheveux au vent, petites joues roses ruisselantes de neige, elle se lance comme un étourneau sur n'importe quel parcours, bien qu'elle sache à peine skier. Elle tombe comme une poupée désarticulée, se relève, retombe et repart sur les pentes les plus rapides. Elle ressemble à une hirondelle fraîchement sortie du nid qui apprend à voler.

On a là un stéréogramme ravissant, sur lequel la silhouette semble parfois davantage en relief plutôt que creuse. Chose encore plus remarquable, que ceux qui s'y sont déjà essayé confirmeront : le niveau de détail de l'empreinte. Même les replis du pull ont été conservés. Et on peut voir la trace bien distincte d'un visage, ce qui implique que la personne s'est laissée tomber dans la neige tête la première, même si on a comme l'impression curieuse que ce visage nous observe.

C'est l'une des rares photographies de cette série qui provienne d'un positif plutôt que du négatif, qui dans ce cas précis a disparu, vraisemblablement perdu ou cassé il y a bien longtemps. Les plaques de verre dont on se servait pour prendre des photos, et pour réaliser les positifs, ne faisaient qu'environ 1mm d'épaisseur, et étaient par conséquent très fragiles. On ne doit le fait qu'elles aient été aussi bien préservées qu'à un miracle.

La Rita dont il est question n'est pas davantage identifiable que l'homme à l'empreinte dans la neige, mais ce qui est certain c'est qu'elle a l'air d'être amusante (voir 37 : *Yvonne Bourgeois faisant du patin à glace*), c'est pourquoi j'ai pensé qu'elle méritait qu'on la signale à l'attention du lecteur.

28 Course de skijoering

St Moritz 1913

Chamonix • 21 janvier 1914

Un des deux opérateurs Gaumont est chargé des nouveaux films de cinéma-color, mais on sait bien que ça ne donnera pas grand-chose – moins bien que mes plaques autochromes, pour lesquelles, malheureusement, il faut faire de la pose, ce qui empêche de se servir de ce procédé pour le cinéma. J'en ai apporté, et pendant que les opérateurs préparent leurs appareils j'ai le temps de faire poser tout le monde ; je me sers de mon pied en bois. Les opérateurs commencent à nous prendre à skis, en skijoring. Il paraît que ça amusera beaucoup les spectateurs des salles de Paris, qui ne se doutent pas du tout comment c'est ici (moi non plus, avant d'aller à Saint-Moritz l'année dernière, je ne m'en doutais pas).

Le skijoering trouve ses origines en Scandinave, où l'on utilisait des rennes pour tracter les skieurs sur de longues distances. Après un succès initial avec l'essor des sports d'hiver, il est tombé progressivement en désuétude, pour connaître récemment un regain d'intérêt tout particulièrement en Amérique du Nord mais aussi en France.

Ce sport revêt de nos jours deux formes principales. La première est une sorte de randonnée à travers la campagne dans laquelle un ou deux chiens tirent un skieur ou une personne debout sur un petit traîneau ; plusieurs stations de ski américaines possèdent des pistes expressément réservées à cette pratique. La seconde, qui semble plus enthousiasmante, constitue un sport de compétition dans lequel un skieur est traîné par un cheval monté de son cavalier. La présence du cavalier résout le problème de la gouverne qui, à en juger par les photographies de Lartigue, n'allait pas de soi pour un skieur seul. Dans cette version, les participants sont tractés sur un parcours semé de bosses et obstacles, un peu comme dans une course de saut d'obstacles. Ses adeptes ont entrepris de le faire homologuer en tant que sport Olympique, mais en pure perte jusqu'à présent.

29 Simone et Charles faisant du patin à glace**St Moritz 3 février 1913***Paris • 20 février 1913*

Simone est une grande patineuse. Quand nous tournons ensemble, mon bras autour de sa taille, je n'ai plus besoin de me rétrécir dans la peur de tomber. Depuis qu'elle a été seconde du championnat de France « couples », avec Sabouret, tout le monde la connaît et la regarde patiner. Surtout, que, parmi les jeunes filles, elle est une des très jolies.

On souligne souvent combien exceptionnelle était la mémoire visuelle de Lartigue. Dès ses débuts, il prit l'habitude de dessiner dans ses carnets de rapides croquis après chaque prise de vue afin de faciliter l'organisation de ses tirages quand il en venait plus tard à les coller dans ses albums. Une page de ces carnets est reproduite ici, montrant la série de photographies qu'il avait prise des patineurs Simone Roussel et Charles Sabouret. La troisième esquisse à partir de la droite est sans aucun doute celle de la photo qui nous intéresse ici, et Jacques en a parfaitement capté les moindres lignes.

Simone Roussel fait des apparitions régulières dans les photographies de Jacques durant cette période ; pour d'autres exemples, voir aussi 30 : *Simone avec Lily et Zett*, et 34 : *Simone sur le bob à deux roues*.

30 Simone avec Lily et Zett**Paris 2 avril 1913***St Moritz • 25 janvier 1913*

Arrivée des Roussel. Simone est la plus jolie des jolies jeunes filles de Saint-Moritz, et on a beau avoir joué ensemble et s'être aimés d'une amitié de bébé, on a du mal à s'imaginer que cette Simone d'ici, c'est la petite Simone de mes jeux de petit garçon. Elle me regarde avec des yeux si gentils, si « je ne sais pas comment », que j'y pense en m'endormant, en me réveillant, et même bien éveillé !

Cette photographie montre Simone Roussel, une des cousines issues de germains de Lartigue, et une présence récurrente à la fois dans ses photographies et dans l'autobiographie de ses jeunes années. On en trouve la mention pour la première fois en mars 1902, alors que Jacques était âgé de 8 ans. Il écrit à cette occasion qu'il l'aime parce qu'elle sait « jouer sans parler ». Son béguin persista jusqu'aux environs de 1914, date à laquelle il transféra son affection à Germaine Bourgeois. Ils restèrent cependant en contact jusqu'à la mort de celle-ci, quelques soixante-dix ans plus tard.

Toute l'œuvre de Lartigue, ou presque, et tout particulièrement les premières photographies, nous documente sur sa famille proche et ses amis. C'est un grand plaisir que d'y observer le retour encore et encore des mêmes lieux et des mêmes individus, donnant l'illusion d'être au sein d'une vaste famille étendue. Quand on passe en revue sa vie, on entrevoit par la même occasion des fragments de celle de Simone : ses jeux de garçon manqué, le parfum qu'elle portait étant jeune, les championnats de patin à glace, son mariage avec Sabouret, la fête pour son soixante-quinzième anniversaire. L'on a là comme le roman d'une saga familiale, mais pour une fois tiré de la réalité, et illustré par un génie.

Mis à part sa place dans la saga Lartigue, le plaisir que me procure cette photographie provient des deux chiens, surgissant de leur encolure ébouriffée, comme deux chenilles géantes affamées.

Voir aussi 29 : *Simone et Charles faisant du patin à glace*, 31 : *La répétition des acrobates*, 34 : *Simone sur le bob à deux roues*, 38 : *Touristes sur un pont enneigé*, et 40 : *Les acrobates*.

31 La répétition des acrobates**Paris Fôret de Marly 1 mai 1913***Paris • 1 mai 1913*

Aussitôt après le déjeuner, on tourne et je fais recommencer à Simone et Golo leurs acrobaties (celles que nous avons répétées hier), avec d'autres en plus. Le maximum possible, car aujourd'hui, même si elles se font mal, ça n'aura plus d'importance : ce sera pris dans mon film... Je tourne la manivelle. Je prends des photos. Je retourne la manivelle.

Pour l'enlèvement des deux acrobates par le romanichel, il faut recommencer la scène trois fois...

En 1913, Lartigue commença le tournage de son propre film, une comédie romantique intitulée *Le Bandit et la Fée Amélie*. Auparavant, il s'était d'abord filmé lui-même et ses amis s'amusant : les bobs à Rouzat, les vacances au ski, le patinage, sans oublier quelques événements sportifs. Ces films remportèrent tous un certain succès, et quelques exemplaires furent même vendus à des sociétés d'actualités pour des projections publiques.

Ainsi, décida-t-il de s'embarquer dans quelque chose de plus ambitieux, encordant au passage, comme d'accoutumé, ses amis et sa famille dans l'aventure. Seules quelques scènes du film survécurent, et de ce fait je ne sais rien d'autre de l'intrigue que ce qui en est résumé dans la citation, si ce n'est qu'il y avait une grotte et un héros intrépide, et que cela ne devait de toute évidence pas être une avancée majeure pour le cinéma. Simone Roussel et son ami Golo (qui marche sur les mains) jouaient le rôle des acrobates.

Voir aussi 30 : *Simone avec Lily et Zett*, et 40 : *Les acrobates*.

32 Dario Resta dans une Sunbeam**Amiens Circuit de Picardie 12 juillet 1913***Le Treport • 25 juin 1912*

La première automobile arrive là-bas, d'abord dans une courbe, puis c'est la ligne droite. Elle passe devant nous à toute vitesse, c'est formidable ! La seconde arrive. C'est Boillot sur Peugeot. Je la photographie (180 à l'heure) en pivotant un peu sur moi-même pour la conserver dans mon viseur. C'est la première fois que je fais ça !

Voir aussi 7 : *Coupe Gordon Bennett*. Contrairement à cette photographie – dans ce cas précis la photographie et la citation ne sont pas appareillées – la citation date de 1913, un an après la prise de vue, qui montre Dario Resta dans une Sunbeam, concourant pour le Grand Prix de France. Il se classa 6^{ème} avec un temps de 8h 21mn et 38,4sec.

C'est le seul stéréogramme que j'ai estimé qu'il était préférable de recadrer plutôt que de montrer dans son intégralité, afin de cacher un changement de tonalité considérable au bas des deux images, et sur la largeur, probablement dû à un mauvais développement. La correction de ce genre de défaut en stéréo est bien plus difficile qu'en mono, du fait que les plus petites différences de tonalité sont perçues par l'œil comme une zone de profondeur incertaine, ce qui peut rendre problématique l'observation.

Le fait que les arbres et les roues soient penchés est induit par le déplacement panoramique (déplacement de l'appareil de façon à suivre l'action) que décrit Jacques. Cet effet s'explique par le fait que le rideau de l'obturateur en mouvement expose seulement une bande horizontale du film à un moment donné. Le sens de fermeture de l'obturateur (de haut en bas ou de bas en haut) peut être déterminé de l'observation d'un objet vertical statique comme un arbre. Par exemple, avec un obturateur à translation verticale de bas en haut, et en supposant un mouvement panoramique de gauche à droite, la base de l'arbre sera exposée un peu plus tard que le haut, et donc apparaîtra plus loin sur le film, donnant l'impression que l'arbre penche vers la droite. A ceci près que le système optique de l'appareil photo présente en outre l'image de manière inversée, ce qui a pour effet de renverser le mouvement théorique que nous venons d'expliquer. L'inclinaison de la voiture dépend de la vitesse de celle-ci par rapport à la vitesse de déplacement panoramique de l'appareil photo.

Ainsi, nous pouvons supposer que l'appareil photo de Lartigue était pourvu d'un obturateur à rideau à translation verticale de haut en bas. CQFD.

33 Papa faisant la grimace**Rouzat Août 1913***Paris • 1900*

Papa, c'est Papa ! Il a une barbe très douce, comme celle d'un chien qu'on aime bien. Son binocle, qu'il met pour lire, est attaché à un grand ruban qui pend devant son gilet. Dans un gousset du gilet, il y a une très grosse montre, toujours bien à l'heure, avec une jolie petite cloche qui dit l'heure et qu'il approche tout près de mon oreille quand je suis de mauvaise humeur (on dit : « Jacques est grincheux »). Papa n'est pas coquet. Il est même le contraire et se moque un peu des gens coquets : la raie bien droite de cousin Paul ou les grandes manchettes empesées de Nononcle Van Weers. Papa est très propre ; quand il rentre du bureau, vite il se lave les mains et même la figure, et se frotte à l'eau de Lubin pour que cela ne me dégoûte pas de l'embrasser.

Le père de Lartigue, Henri, était un homme remarquable. Il était né en 1859 à Madrid, et à dix-sept ans avait quitté la maison pour s'engager dans la marine. En 1889, il convola en justes noces avec Marie Haguët. Deux de ses sœurs épousèrent également des frères Haguët, les deux familles n'en devenant que plus unies par la multiplication de ces liens.

Il eut une carrière à multiples facettes. Il fut directeur général de la Compagnie des Chemins de Fer Franco-Algériens, directeur de la banque de crédit nationale française, fondateur du journal *Le Soir* et rédacteur en chef du magazine *l'Express* (ceux-ci demeurant deux des journaux les plus vendus en France), et correspondant local pour de nombreux journaux étrangers. On a pu dire qu'à un moment il était à la tête de la huitième plus grande fortune de France. Jacques rapporte que ce parangon d'efficacité directoriale aimait passer son temps libre à construire des maisons de poupées et à faire fonctionner le réseau de chemin de fer miniature qu'il avait construit dans son jardin.

En 1914, un fou sans mobile apparent fit feu sur lui à trois reprises. Deux des balles furent extraites ; la troisième qui s'était logée trop près du cœur pour être retirée, resta en place jusqu'à sa mort en 1953, à l'âge de 94 ans.

34 Simone sur le bob à deux roues**Rouzat 1913***Mon livre de photographie Flammarion 1977*

Dans notre propriété de Rouzat, il y a une descente qui fait bien cinq kilomètres : une excellente piste pour nos courses. Les machines dévalent à toute allure, et je me poste toujours au bon endroit : au virage le plus dangereux. Les bolides y soulèvent des nuées de poussière, et les pilotes ont avantage à se cramponner au volant et à le manier avec adresse, sinon gare à la chute ! N'est-ce pas, cousine Simone, on a beau être championne de patinage, habile et légère !

Extrait des mémoires de Lartigue Volume 1, 1902

« Le dimanche, c'est une sorte de presque jeune fille, très, très jolie, intimidante, que j'aime sans le dire. En semaine, c'est ma seule amie, puisque je déteste les autres petits garçons de mon âge (prétentieux et ennuyeux) et que Marcelle Manceron triche en jouant au croquet (tant pis pour ses yeux bleus !) Donc, il reste Simone. Simone, je l'aime bien, parce qu'elle sait jouer sans parler. »

Ainsi débuta la relation amoureuse de Lartigue avec Simone Roussel. Il semble que celle-ci ait été purement platonique, basée sur leur amitié d'enfance. Simone est omniprésente dans la vie de Lartigue jusqu'à peu près l'âge de vingt ans, moment où il commença à se tourner vers des relations moins spirituelles. Voir aussi 29 : *Simone et Charles faisant du patin à glace*, 30 : *Simone avec Lily et Zett*, 31 : *La répétition des acrobates*, et 40 : *Les acrobates*.

35 L'aéro-traîneau de Lesseps

Chamonix Janvier 1914

Chamonix • 16 janvier 1914

Tout à coup, en face de nous, là-bas, de Lesseps arrive sur son traîneau. J'ai d'abord entendu un bruit de moteur d'aéroplane, puis j'ai vu s'avancer au loin le traîneau, pareil à une automobile déguisée en corps d'aéroplane. Il avance, il avance et s'arrête près de nous. Je fais plusieurs photographies et le prends en cinéma, en marche et à l'arrêt.

[...]Et me voilà sur le traîneau ! On met le moteur en marche, et *flouff* !... J'ai la figure gelée par le vent de l'hélice. Le moteur tourne de plus en plus vite et, tout d'un coup, nous partons ! Le vent est si glacé que je ne sais plus trop où j'en suis. Nous allons jusqu'aux Bossons. C'est épatant : nous faisons du soixante-dix à l'heure !

Cette photographie a été prise sur les instructions de Lartigue par M. Folletête (surnommé Plitt), le secrétaire particulier de son père. Le conducteur était Bertrand de Lesseps, fils du célèbre ingénieur Ferdinand de Lesseps, constructeur du canal de Suez. Ce dernier venait de faire l'objet d'un retentissant scandale en France, quand sa société, créée pour financer et construire le canal de Panama, fit faillite au beau milieu de rumeurs d'incompétence et de fraude. Ferdinand fut jugé, déclaré coupable et condamné à la prison mais ne purgea pas sa peine, et il est généralement admis de nos jours qu'il ne fut au pire coupable que de négligence financière.

Son fils Bertrand était un personnage non moins intéressant, dévoué corps et âme à l'alchimie et se consacrant entièrement à la recherche de la Pierre Philosophale censée pouvoir transmuter les métaux vils en or. Il n'est pas dit s'il la trouva jamais, mais dans l'intervalle, il entreprit une tâche moins ambitieuse, celle de construire un traîneau propulsé par une hélice. L'aviation faisait fureur à cette époque, et il semble qu'on n'ait eu de cesse d'ajouter une hélice à tout moyen de transport existant, bateaux, ballons, et même un des bobs à roues de Zissou. Jacques y voyait manifestement un progrès remarquable.

36 L'équipe victorieuse de luge

Chamonix 1914

Chamonix • 18 janvier 1914

12h 30 : Fin de la course. On annonce le résultat au porte-voix : c'est Berg le vainqueur, avec Zanphiresco et Maréchal comme équipiers et le gros et lourd Dr André au frein. Ils ont de ce fait gagné la première manche de la « Coupe du président de la République »

Chamonix • 27 janvier 1914

8 heures et demi : Au « Cinérama » avec Bichonnade. Des films un peu bébêtes, suivis des « Actualités Pathé ». Et tout à coup mon bout de film de Berg et de son équipe sur leur bob ! C'est court ! Ça ne me fera beaucoup de 5 F ; mais c'est formidable de penser que je regarde quelque chose fait par moi...

L'équipe était constituée (de gauche à droite) : Berg (pilote), Dr André (freineur), Zanphiresco et Maréchal (équipiers).

Le premier club de bobsleigh au monde fut fondé en 1897 à St Moritz, et le sport essaima rapidement à travers l'Europe. La Fédération Internationale de Bobsleigh et de Luge (FIBL) fut fondée à Paris en 1923 pour en formaliser les règles, et l'année suivante, une course entre quatre concurrents fut organisée aux premiers Jeux Olympiques d'hiver à Chamonix. L'épreuve de luge hommes vit le jour aux Jeux suivants à St Moritz, et le bob à 2 hommes en 1932 à Lake Placid. Ces épreuves sont restées inchangées depuis.

Malgré l'apparence féroce de l'équipe sur la photographie, et le rôle essentiel que la France joua dans la genèse de ce sport, le bobsleigh est un sport d'hiver pour lequel la France ne remporta jamais de succès olympique.

37 Yvonne Bourgeois faisant du patin à glace**Chamonix 1914***Paris • 20 février 1913*

Une chose m’amuse beaucoup plus que de faire « le gracieux » en exécutant des figures : la vitesse. On se lance, on démarre, on avance de plus en plus vite en se faufilant à travers les gens... avant de se retrouver très souvent sur le dos et de glisser, jambes en l’air, jusqu’à la balustrade, non sans avoir fait tomber en passant un ou deux patineurs.

Il s’agit d’Yvonne Bourgeois, la plus jeune des quatre sœurs Bourgeois, surnommée « Poison » par ses sœurs « ...parce qu’elle est trop remuante et un peu agaçante pour les grands » selon Jacques. Elle fut une joueuse de tennis couronnée de succès, jouant dans la première édition des championnats du monde de 1921, et gagnant le Championnat de France de double en 1924.

« Poison » à l’air décidément amusante, et il est vraiment dommage qu’elle ne réapparaisse que si brièvement dans les mémoires de Jacques, en 1975, accompagnée de sa sœur Madeleine, et de nostalgiques regrets du temps qui passe :

Arrivant en même temps que nous, Madeleine de Rauch et Yvonne. De Rauch, quand il vivait encore, c’était le « Didi » de mon Journal 1913, Yvonne c’était « Poison », Madeleine c’était la Madeleine qui se promenait dans mon cœur en 1914 et qui y est encore blottie dans un minuscule recoin... Comment cette charmante vieille dame de soixante-dix-huit ans, un peu grosse, un peu trop « chic » avec ses colliers de perles, pleine de gentillesse et de souvenirs d’amis communs a-t-elle le pouvoir d’y enfoncer un petit cure-dent, dans ce cœur. Tout à coup, par quel stratagème cette élégante dame du monde que mes yeux regardent comme une inconnue arrive-t-elle, quand elle rit, à ressusciter un morceau de ma petite Madeleine de dix-sept ans, chérie comme une prairie au lever du jour ?

38 Touristes sur un pont enneigé**Chamonix 1914***Chamonix • 14 janvier 1914*

Après le déjeuner à l’hôtel, nous partons en excursion à skis. Francis et Germaine sont devant. J’essaye de les suivre sans trop m’emberlificoter dans mes skis ; si je ne suis pas rassuré ou que j’ai mal aux pieds ou froid aux mains, personne ne le sait. On sort de la ville dans un grand paysage de montagne, avec des montées, des descentes, des arbres, des branches, de petites barrières, des maisons de paysans sombres et marron foncé sur tout ce blanc. Et voilà un petit bois dont chaque arbre est enveloppé de neige ! Chaque branche est recouverte ! C’est plus merveilleux que de la dentelle. Ah, si j’avais pu emporter mon appareil ! Mais aujourd’hui, avec mes bâtons et ma façon de tomber, c’aurait été trop difficile.

Les personnes sur le pont n’ont pu être identifiées, mais si l’on en juge par leur apparence et les remarques de Lartigue dans son journal de l’époque, il s’agit probablement de Simone Roussel et Francis Pigueron et sa femme Germaine, née Bourgeois. Les deux femmes furent les deux premiers béguins de Jacques. Il connaissait Simone depuis l’enfance, et il donne l’impression dans son journal qu’on les considéra même à un moment comme un couple, avec un projet de mariage en vue.

Cette perspective s’estompa en 1914, quand il s’éprit de Germaine Bourgeois. Il rapporte dans ses mémoires : « Germaine, aujourd’hui je le devine, c’est à cause d’elle qu’au Palais de glace je vais tout le temps m’asseoir à leur table. C’est à cause d’elle que je suis si content d’aller faire du ski aujourd’hui. C’est à cause d’elle que j’aime moins (ou que je n’aime même plus du tout) Simone. » *O tempora ! O mores !*

39 Zissou et son nouveau planeur**Rouzat Juillet 1914***Rouzat • 1906*

Mon grand frère, Zissou, lui, ne rêve pas. Il calcule, invente, et commence à s'entraîner à quitter le sol. Ce qu'il veut, depuis qu'il a vu les essais de Monsieur Voisin à Berck, c'est en faire autant. Il veut fabriquer une machine volante. L'atelier en construction est installé dans l'ancien cuvage. Aidé de Pirou (le vrai menuisier de Gimeaux), il fixe ses bois, scie, cloue, tortille des fils de fer et coud ses grandes bandes de draps de lit, chipées dans l'armoire de la lingerie. Et quand l'aéroplane est presque terminé, tout le monde (valet de chambre, chauffeur, femmes de chambre, fille de cuisine, fermier), vient aider au montage.

Mais ici, comme il n'y a pas de dune, il va tâcher de faire comme Monsieur Chanute en Amérique : se mettre dans la machine volante en restant debout, courir contre le vent, s'élever et planer comme une mouette. Il paraît qu'Octave Chanute a pu quitter le sol et s'élever à plus de deux mètres de hauteur ! ?

On ne sait de quelle version de ZYX il s'agit ici. Il n'est pas fait mention dans les mémoires d'un planeur après 1910, année où le ZYX 24 (voir 23 : *Louis s'envole en ZYX 24*) fut construit puis détruit. Ce planeur, bien que d'apparence similaire au ZYX 24, semble d'une conception plus sophistiquée, avec un train d'atterrissage et des plans d'ailes manoeuvrables, par rapport au simple deltaplane pendulaire caractéristique des premiers ZYX. Il n'y a pas de preuve que Zissou ait réussi à persuader la moindre de ses constructions de rester en l'air plus d'une seconde ou deux.

Il est vraiment dommage que Sir George Cayley n'ait pas publié avant 1910 les résultats des essais réalisés 50 ans auparavant. Il avait à ce moment déjà élaboré une théorie de vol viable, et démontré sa validité par la pratique. Il commente dans son article *À Propos de la Navigation Aérienne* : « Mais dans une certaine mesure, l'air est déjà devenu navigable ; et personne, pour peu qu'il ait vu la stabilité avec laquelle des charges de l'ordre de 10 stones [65.5kg] (comprenant les 4 stones de poids de la machine) planent dans l'air, ne peut douter que cet objectif soit finalement réalisé. » Zissou essayait, et échouait, comme bien d'autres, de réitérer des succès dont le secret oublié était vieux d'un demi-siècle.

40 Les acrobates**Rouzat Octobre 1914***Paris • 28 avril 1913*

Dîner chez les Roussel avec Jean Baldoni, leur cousin, pour discuter de mon idée de tourner un film-comédie avec lui, Simone et Golo que je prendrai avec mon gros appareil de cinéma. Jean Baldoni, qui n'est pas seulement peintre, mais qui joue aussi des petits rôles de comédie au « Théâtre du Vieux-Colombier », me sera très utile dans le rôle du « Père Baldoni », père de deux acrobates de cirque que joueront Simone et Golo.

Voir aussi 34 : *La répétition des acrobates*. Cette page du journal de Lartigue montrant un dessin de la prise de vue illustre une facette importante de son caractère. Les entrées dans son journal débutaient presque toujours par un commentaire sur le temps qu'il avait fait – c'était l'une des raisons pour lesquelles il avait commencé à tenir son journal – lequel était noté presque invariablement B (beau), TB (très beau) ou TTB (très très beau).

Dans ce cas précis, la précision de « très beau temps le matin, pluie et orageux dans l'après-midi » est circonscrite par de petits croquis, comme si l'on pouvait douter de la qualité de la pluie ou de l'ensoleillement. L'orage est accompagné par le commentaire : « J'ai encore un peu mal au ventre – pas encore de bain ! ».

Cela illustre de manière incomparable le sens de la discipline qui était celui de Lartigue : il nous offre non seulement un condensé du bulletin météorologique, mais aussi une note et un croquis ; pas seulement le dessin, mais aussi l'identification de la scène, le nombre de prises, le nombre de mètres de pellicule exposés, et l'identité de tous ses participants. Combien d'autres amateurs font de même ?

Accessoirement, le théâtre du Vieux Colombier fut reconstruit et rouvrit en octobre 1913 sous la direction de Jacques Copeau, qui fut à l'avant garde d'un important mouvement dans le théâtre français, qui visait à remiser le naturalisme au profit de l'abstraction. Il est toujours en service aujourd'hui, mais, devenu une branche de la Comédie Française, il fait maintenant partie de l'ordre établi contre lequel s'insurgeait Copeau.

41 Bateau de pêche au coucher de soleil

1914

Dieppe • 19 juin 1920

Un trou de beau temps est arrivé au-devant de nous pour laisser le soleil nous éblouir et se coucher dans un cristal vert d'eau. Les torrents de pluie ont cessé. Nous sommes dans une cuvette de beau temps si étrangement merveilleux que le soleil a l'air de faire l'école buissonnière en oubliant de se coucher. Il est le point d'un i sur son reflet. Si je peignais ces couleurs, ce serait un affreux chromo. Seulement, la magnificence du ciel et de la mer n'a que faire d'une interprétation terrestre.

Cette image est une rareté dans les stéréogrammes de Lartigue. On n'y discerne pas clairement d'humains ni d'action, éléments omniprésents dans son œuvre, rien si ce n'est le souvenir d'un moment ensoleillé.

Vers la fin de sa vie, Lartigue produisit une série de paysages pastoraux de grande dimension, assez différents de ses premières oeuvres, ne ressemblant en rien à ce que l'on attendrait de lui. Malheureusement, ceux-ci ne furent jamais publiés, mais avec des archives riches de quelques 100 000 images, dont à peine quelques milliers furent jamais exposées, on a là une mine d'or à explorer pour les générations futures.

42 Petit bateau sur mer agitée

Arcachon Novembre 1914

Bordeaux • 31 octobre – 1 novembre 1914

7H. Nous arrivons à Bordeaux (hôtel Métropole). Je me lave – 7¾ din. (Papi, Mamie, ZYX, gdma). Je vais dans la ville av. ZYX et aussi av. Papi, Mamie et le frère de M Laroze). Les rues sont très animées et sauf la présence de beaucoup de soldats, des autos avec des croix d'hospitaux et des marchands de journaux, on ne se croirait pas en guerre. 10^h½ C.

Comme hier.

La Turquie a commencé la guerre contre la Russie (sans même lui avoir déclarée !) (sans importance pour nous).

Lartigue ne s'appesantit pas davantage dans ses photographies que dans son journal sur les effets de la guerre. D'autres écrivains soulignèrent son apparent isolement, et en un certain sens, ils eurent raison. Ayant été déclaré inapte au service militaire, il n'eut d'autre choix que de continuer à vivre sa vie, et, au vu des opportunités qui s'offraient à lui, ses moyens financiers, et son inclination naturelle, on ne s'étonnera pas qu'il ait choisi cette voie. Cette photographie a été prise à Arcachon, le lieu de villégiature des Bordelais, et montre qu'on savait encore s'amuser malgré les horreurs de la guerre.

Toutefois, le chagrin n'était pas absent, et ce depuis le début même du conflit. Son meilleur ami de l'époque, Raymond van Weers (Oléo, voir 10 : *Autoportrait*), ne devait survivre que six semaines à son appel, et Robert Ferrand, son compagnon d'enfance du Pont de l'Arche, tomba bientôt à son tour. La dernière entrée dans son journal pour octobre 1914, juste 3 mois après le début des hostilités, consiste en une liste d'hommes connus qui furent tués ou blessés au front. Elle contient 26 noms.

43 Alberto Santos-Dumont**Arcachon 30 novembre 1914***Les photographies de J-H Lartigue. Un album de famille de la Belle Epoque Edita 1966*

Le 12 novembre 1906, quand Santos Dumont bat, à Bagatelle [Bois de Boulogne], sur son biplan 14bis, le record européen de durée en vol, il ne parcourt que 220 mètres et ne demeure en l'air que 21 secondes. Ce riche Brésilien qui préfère aux aventures de la pampa celles qu'il connaît avec les plus jolies femmes de Paris – c'est un habitué de « chez Maxim's » et du « Café de Paris » – est avide de conquêtes plus difficiles et plus exaltantes : il n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il s'installe aux commandes d'un aérostat ou d'un aéroplane de sa conception.

Mon titre provisoire pour cette photographie était « pauvre petit homme se laissant conduire à la rame », ce qui donne une idée des raisons pour lesquelles elle attira mon attention. Même aujourd'hui, ce couple mal assorti voguant apparemment sur une mer sans fin conserve une qualité bizarrement surréaliste encore plus évidente en 3D. Ce n'est que quand j'ai pris connaissance du titre que Lartigue lui avait donnée que la véritable histoire a émergé. En fait, ce « pauvre petit homme » était Alberto Santos-Dumont en personne, un riche planteur de canne à sucre brésilien, accessoirement l'un des plus remarquables pionniers de l'aviation.

Il débuta avec des ballons, et, entre 1898 et 1905, construisit et pilota onze dirigeables, dont l'un remporta le Prix d'Allemagne (voir 59 : *Dirigeable au dessus de la plage de Deauville*). Célébrant le soir même sa victoire chez Maxime, il expliqua à son ami Louis Cartier les difficultés qu'il avait à extirper et lire en vol sa montre à gousset. Cartier n'en demanda pas plus et mis au point la première montre bracelet au monde, que Santos-Dumont porta par la suite.

En 1906, il était passé aux machines volantes à moteur, et le vol que décrit Lartigue eut lieu en octobre de cette même année. Bien que les frères Wright soient déjà parvenu à faire voler une machine de leur conception à ce moment-là, leur *Flyer* devait décoller sur des rails (souvent avec l'aide d'une catapulte à contrepoids), et qui plus est, nécessitait un vent de face d'au moins 30km/h pour pouvoir prendre l'air.

Plus tard, il retourna au Brésil, atteint de sclérose en plaques, et en 1932 mit fin à ses jours, désespéré, dit-on, de l'utilisation de l'avion comme arme de guerre.

44 Janine Dupuis dans le Pic-Pic de son père**La Baule 1915***La Baule • 19 avril 1915*

Depuis avant-hier, il y a quelque chose de nouveau, qui m'amuse et qui essaie de me consoler d'être là : je peins de petits tableaux à l'huile. L'aquarelle, la gouache, le pastel, ça me connaît depuis l'enfance : l'huile : non. Avec Jacques Dupuis, j'avais acheté une petite boîte de peinture pour aller « faire des paysages » aux alentours de La Baule. A cause de mon idiotie de rougeole, je ne m'en étais pas servi. Et soudain, avant-hier, dans mon lit, j'ai eu l'idée d'essayer, et ça m'amuse vraiment. Au lieu de tout gâcher, comme avec l'aquarelle quand on veut réparer une bêtise ou ajouter une idée, on repeint dessus et ça va. Surtout, ça fait plus « nourrissant à l'œil ».

La petite fille pensive de la photo est Janine Dupuis, la fille de Jacques et Mamie Dupuis. Lartigue était de toute évidence proche à cette période de Jacques et Mamie, disant de lui qu'il était « toujours tellement drôle, intelligent et fantasque », et qu'elle était « toujours si gentille. Rien qu'au son de sa voix, on sait qu'elle est charmante. » Plus tard, en 1950, il rapporta à leur propos une bien triste histoire :

Il y a des pensées intérieures qui supportent mal le grand jour de l'extérieur. En voilà un exemple. Jacques Dupuis était mon ami. De dix ans plus âgé que moi. Intelligent. Affectueux. C'est lui qui m'a appris à conduire. Sur sa voiture de course, il m'enseignait les trucs des coureurs d'alors. Sur ma « Bébé-Peugeot », il me faisait faire toutes sortes d'acrobaties. Sur sa fameuse « Pic-Pic », je l'accompagnais lors de ses records de vitesse. Nous devions un jour partir ensemble pour le record Genève-Paris. Sa femme voulut me remplacer. Le lendemain, j'appris par téléphone qu'il s'était tué à cause d'un pavé dissimulé sous la neige.

45 Petite fille dans les vagues

La Baule 1915

Ambleteuse • 1897

Malgré mes souliers du train, qui me gênent pour courir dans l'eau, je vais vite, vite, voir la plage. Maman appelle ça « le bon air » ; ce n'est pas du tout que de l'air, cette chose qui vous engourdit, qui vous fait rire, qui emporte vos yeux très loin et vous remplit les oreilles du merveilleux « rien du tout » de l'année dernière...

Le photogénique sosie de Louise Brooks sur cet adorable stéréogramme n'a pas été identifié, bien qu'il ressemble beaucoup à Janine Dupuis (voir 44 : *Janine Dupuis dans le Pic-Pic de son père*). Lartigue semble avoir envisagé avec nonchalance le risque de voir son appareil photo éclaboussé par les vagues ou recouvert de sable. Il existe toute une série de 'têtes sur l'eau' (voir 89 : *Yvonne Printemps*) manifestement prises avec un appareil reposant à quelques centimètres seulement au dessus de l'eau.

La Baule, où la photo a été prise, est une station balnéaire sur la côte bretonne que mon vieux guide touristique décrit sans ménagement : « Il s'agit de l'endroit le plus chic de Bretagne. Un paysage imposant et cossu où les dunes ne sont plus reliées entre elles par les broussailles et les pins, mais par des immeubles massifs et des hôtels de luxe. » La ville amorça son développement en 1890, le casino ouvrant ses portes en 1904, et au moment de cette photographie, l'endroit avait déjà consolidé sa réputation de sanctuaire pour Parisiens aisés.

46 Autoportrait avec automobile et uniforme

1915

Paris • 6 mai 1916

Je suis un « engagé volontaire » : drôle de titre sur ma petite personne. Et pas si facile à décrocher qu'on le croit ! Pour la guerre, de deux choses l'une : ou l'on vous prend de force si « le major » vous accepte, ou l'on vous refuse, aussi presque de force, s'il vous a refusé.

Ce moyen d'être accepté, c'était de m'engager avec mon automobile. Résultat : me voici bon pour le service au volant de ma merveilleuse « Pic-Pic » grise (16 HP sans soupape), presque de course, et qui, dans Paris, au milieu des petits taxis, à l'air d'un lévrier dans un troupeau de moutons.

Autre résultat : demain, je m'habillerai en uniforme.

Lartigue ne jugea utile que de raconter un seul et unique épisode de toute son expérience de la première guerre mondiale :

1916, 11 septembre. Moi qui voulais un service militaire « vraiment guerre »!... Ce matin, je l'ai eu. Mais ce n'était pas du tout celui dont je rêve. Ce que je voudrais, c'est faire du 100 à l'heure sur les routes de la guerre, c'est monter en avion, c'est... Et ce que j'ai eu, ce matin, n'était pas du tout ça et était même le contraire...

Donc, je vais chercher le docteur Wimberg à l'Institut Pasteur. De là, je le conduis à l'hôpital Balzac. J'attends, j'attends... et on me donne une espèce de paquet : la jambe coupée d'un pauvre blessé, enveloppée dans un journal. Sous prétexte que je conduis vite, on me demande de la porter à l'Institut Pasteur, pour savoir s'il faut couper plus haut. Je prends le paquet mal enveloppé, je regarde le moins possible, mais ce que je vois n'est pas du tout « couleur jambe » ; c'est plutôt un peu vert et mauve... Je le pose dans ma voiture et me voilà parti. Je baisse le pare-brise pour que l'air me désétourdisse, et si je ne m'évanouis pas, c'est parce que je pense que si un agent voulait me dresser une contravention pour excès de vitesse, je pourrais lui en exhiber la raison.

47 Suzanne Lenglen jouant un coup droit

Nice 1915

Nice • 25 octobre 1915

Avant de jouer des parties, elle doit, tous les jours, pendant trois quarts d'heure, faire des balles, étudier ses coups : balles longues à renvoyer en se plaçant loin derrière la ligne de fond, coups droits, revers, balles courtes, volées, smashes, etc. On sent combien Papa Lenglen serait heureux de transformer sa fille en mécanique. Maman Lenglen, elle, avec ses yeux en boule et son sourire de vraie maman, voudrait bien que, de temps en temps, Suzanne puisse jouer pour s'amuser. Mais Suzanne veut devenir championne du monde et passe des demi-heures à faire tomber ses balles dans de carrés bien précis tracés sur le sol.

Suzanne Lenglen était sans doute la plus grande joueuse de tennis ayant jamais existé. Elle révolutionna le tennis féminin. Sa condition athlétique, la précision de son jeu, ses jupes courtes (au dessus du mollet), et son habitude de jouer maquillée, tout contribuait à faire d'elle un phénomène où qu'elle joue.

Elle devint championne du monde féminine sur terre battue à l'âge de 15 ans, et obtint 81 titres en individuel (dont sept sans perdre un seul jeu !), 73 en double et 8 en mixte, sans oublier 2 médailles d'or olympiques en 1920. A Wimbledon, elle remporta 15 titres, dont 6 en individuel, soit 5 succès de 1920 à 1925. Il est à peu près certain que si elle n'était pas devenue professionnelle, elle aurait gagné de nombreux autres championnats.

Sa tournée professionnelle aux USA de 1927, une première en matière de tennis, n'obtint pas le succès escompté. Elle remporta facilement la totalité des 38 matchs de gala qu'elle joua contre la joueuse américaine Mary K. Brown, et il semble que le public américain n'ait pas été tellement enclin à venir regarder des confrontations si inégales, notamment quand le joueur américain était systématiquement le perdant.

Elle mourut en juillet 1938, peu de temps après qu'ait été diagnostiquée une leucémie, à l'âge de 39 ans.

48 Skijoering dans le Bois

Paris Bois de Boulogne février 1916

Paris • Bois de Saint-Cloud • 2 janvier 1914

Le froid continue. Un peu de neige cette nuit. Quelle joie si l'on pouvait recommencer à faire du ski dans les bois de Saint-Cloud comme l'autre jour ? Je téléphone à Pigueron. Ça va ! Très content de mon idée. Nous irons cet après-midi avec lui, Germaine et toute la famille Bourgeois. Papa Bourgeois ne viendra pas. Lui, on ne le voit jamais. C'est le célèbre fabricant des gouaches et des tubes de peinture à l'huile dont je me sers depuis si longtemps.

On ne sait pas qui a pris cette photographie, bien qu'il semble que ce soit Lartigue lui-même qui soit au volant, et sachant qu'une autre photo de la même série montre la voiture vide, on peut penser qu'elle a été prise avec un retardateur ou en mettant à contribution un passant.

Jacques indique que pour déterminer la bonne longueur des skis, il fallait tendre le bras en l'air, et que les skis devaient atteindre le bout des doigts. Pour lui, cela devait donner une hauteur d'environ 225cm. Ils ne devaient être ni cintrés (courbure latérale), ni cambrés (courbure en hauteur), devaient avoir des bordures en bois et être reliés aux pieds uniquement au bout de la chaussure. En d'autres termes, ils devaient être, selon les critères d'aujourd'hui, pratiquement inutilisables pour skier.

Les skis de descente modernes dépassent rarement 180cm, sont cintrés, ont une cambrure et une flexibilité qui facilitent grandement les virages. Les skis de randonnée qui ressemblent le plus à ceux de Lartigue, sont, pour le moins, de forme encore plus variée et complexe que les skis de descente, avec une variété importante de forme, taille et matériau. Même ceux-ci, toutefois, ne vont pas au delà de 200cm.

49 Arbres dans la neige**1916***Chamonix • 18 janvier 1914*

10 h 45 : Départ. Bonne idée : j'ai loué un mulet avec un traîneau pour mon cinéma. Nous montons jusqu'à la piste de bob. J'installe le cinéma au virage des Chauderons. Mais là-bas, un peu plus loin, il y a des arbres tellement extraordinaires et merveilleux, avec leurs branches enveloppées de givre, que j'oublie un peu la course de bobs pour aller faire des photos. Tous est en neige; le soleil est sorti au-dessus de la montagne et tout brille, étincelle, éblouit. C'est un extraordinaire pays des fées.

Quand la Donation Lartigue m'a demandé de choisir ma photo préférée de Lartigue, j'ai fini par dresser une liste de 5 ou 6 images, dont celle-ci, curieusement peut-être, faisait partie. Vue en deux dimensions, c'est une photographie intéressante mais pas exceptionnelle. Par contre, en stéréo, cela change du tout au tout, l'illusion de profondeur faisant ressortir la branche au premier plan d'une manière complètement inattendue. Il est pratiquement impossible de percevoir cette image correctement en 2D, et ceci constitue un rappel salutaire : si l'appareil photo ne ment pas, il ne dit pas non plus toute la vérité.

J'aime aussi cette image pour sa composition osée, puisque plus de 50% du cadre montre une neige immaculée. Quand on en prend conscience, il devient immédiatement évident que la moitié inférieure de la photographie gagne remarquablement en intérêt grâce au vignettage qui assombrit les bords droit et gauche. Une fois encore, il est très instructif de contempler la 'vérité' que cette simple image nous donne à voir.

50 Skieur à terre sur des marches**Paris 1916***Paris • 25 octobre 1916*

Nouveau jeu avec Jean Dary. Avec ma voiture aux ailes renforcées (et déjà passablement bosselées), dites « ailes de guerre », il s'agit, sans lanterne, ni phare ni rien du tout, dans le Bois de Boulogne désert et plongé dans le noir à cause des Zeppelins, de ne jamais s'arrêter, même quand on ne devine plus le bord de la route. Jean appelle ça : « le grand frisson ». Quelquefois, ça va; quelquefois aussi, on rebondit sur des bosses, ou on entre dans un fourré. Le jeu doit continuer jusqu'au boum du premier arbre. Heureusement, mon auto est sans pare-brise !

Lartigue considérait de toute évidence le tout Paris comme son terrain de jeu personnel. Pour autant que je sache, en l'absence d'indication, cette photographie fut prise à Versailles, loge de chasse transformée par Louis XIV en le plus spacieux palais d'Europe, aux magnifiques jardins dits à la française. Je ne puis m'empêcher de me demander comment réagiraient ses gardiens si l'on s'y présentait de nos jours, par une matinée enneigée, muni d'une paire de skis. Risquerait-on la Bastille ? A coup sûr, si l'on s'aventurait à conduire tous feux éteints de nuit dans le bois de Boulogne.

Le skieur à terre semble être Lartigue lui-même, et l'on a donc ici un autre exemple d'une photographie prise par une tierce personne (en ce cas précis on imagine qu'il s'agissait de Francis Pigueron, son compagnon accoutumé dans ces balades) assimilée à l'œuvre de Lartigue.

51 Plongeur à l'horizontale

1916

Rouzat • 15 juillet 1923

Nouvelle coutume : le matin sans m'habiller pardessus mon petit caleçon de bain, je cours vers la piscine encore dans une demi-pénombre. L'eau figée, encore endormie de la veille au soir est transformée en miroir. Elle dort encore... Et soudain, d'un coup, je la réveille en plongeant dedans... Et si je la réveille, c'est en tout cas bien réciproque.

Il existe probablement une demi-douzaine de bonnes photographies par Lartigue de plongeurs suspendus dans leur envol. Toutes sont techniquement meilleures que celles-ci, mais sur aucune le plongeur ne parvient à s'élever d'une telle manière. Quelle merveilleuse image pour ceux d'entre nous qui rêvent de voler, et avec quelle intensité elle prend vie en stéréo !

Cette image me rappelle inmanquablement la photographie d'Yves Klein intitulée *Saut dans le Vide* (voir <http://www.tate.org.uk/space/spaceart.htm>), qui lui est bien sûr postérieure de plus de 40 années. Il serait tentant d'imaginer que Klein a été influencé par cette photographie, ce qui, si l'on songe à l'anonymat relatif de Lartigue à cette époque, semble tout simplement impossible. C'est là simplement un rêve qu'ils partagèrent, pour lequel il n'est pas nécessaire de postuler connaissance ou proximité entre les deux hommes.

52 Marthe Chenal avec Thao

Villers Août 1916

Paris • 19 décembre 1916

Dire « Chenal », en ce moment, tout le monde sait ce que ça signifie : c'est la plus grande cantatrice et la plus belle actrice du monde (celle qu'on a choisie pour être la « marseillaise » de la guerre. Mais à Paris, on sait aussi que c'est la plus excentrique et la plus coquette des femmes. Est-ce pour toutes ces raisons que j'ai décidé de la choisir ?... Et que je veux que ce soit elle... elle la première ?... ma première maitresse !

Lartigue continua d'en attendre à sa propre vertu en annonçant à Mlle Chenal qu'il souhaitait perdre sa virginité dans ses bras. On ne s'étonne pas qu'elle lui répondit : « Non, non et non ! Tant que vous n'aurez pas eu une amie, jamais, jamais, jamais !... ».

Il rapporte cet échange à la date du 19 décembre 1915. Ce n'est pas avant le 13 mai 1916 qu'il fut en mesure de dire : « Et ça augmentait, ça augmentait, ça devenait quelque chose qui effaçait tout le reste, même la terre, même ma vie en ce moment... ».

Mme Chenal oublia de préciser si la terre trembla également pour elle, ce dont on doute en droit. En mai 1916, elle avait 34 ans et était l'aînée de Lartigue de 13 ans. Femme du monde aguerrie, elle était également renommée pour sa belle voix de soprano et pour n'en faire qu'à sa tête. On lit dans *Le théâtre indiscret* une remarquable description d'un dîner qu'elle donna dans un restaurant chinois en 1924, et durant lequel elle sembla penser que seuls les pompiers sauraient pomper assez de vin dans les verres de ses hôtes pour les distraire sans relâche.

Lartigue rapporte, vers la fin de 1916, une autre « première fois » – son baptême de l'air – dans un style presque aussi haletant que sa liaison avec Chenal. Ce baptême eut lieu à bord d'un Sopwith 1A3, alors un avion de chasse sans pareil, amené en France pour une démonstration à l'Armée de l'Air, et piloté à cette occasion par le célèbre pilote d'essai Bertin. L'ami de Lartigue Jean Dary s'exclama : « Tu peux te vanter de t'offrir des dépuceles de luxe ! »

53 Raymond Duncan dansant

1917

Paris • 3 mai 1926

Dans la foule des hommes noirs, tristes et astiqués, un individu en blanc : Raymond Duncan, frère d'Isadora, avec son espèce de costume de Christ, ses pieds nus et ses conceptions saines qui semblent révolutionnaires, stupides ou folles, peut-être simplement parce qu'elles sont trop simples ?

Alors qu'Isadora Duncan demeure une figure iconique incontournable du monde de la danse, son frère Raymond, pas moins influent de son vivant, n'est pas passé à la postérité. Il partageait avec sa sœur une même passion de l'antiquité grecque, empruntant aux silhouettes des sculptures et fresques grecques la base non seulement d'un style de danse mais aussi d'un style de vie à part entière.

Il créa un studio de danse à Paris et établit une communauté à Nice, laquelle devait plus tard regagner la capitale. Ses disciples étaient censés porter en permanence le costume grec que l'on peut voir sur la photographie, même si quand il faisait froid ils étaient autorisés à ajouter à cet accoutrement un manteau de fourrure comme protection supplémentaire. On dit qu'il sauva des Nazis pendant la guerre des dizaines d'enfants juifs, les habillant tous de la même manière, prétendant être un Mormon américain, affirmant qu'ils étaient ses propres enfants issus de son union avec plusieurs épouses qui se trouvaient elles-mêmes dans ces lieux.

Il est difficile, après avoir vu cette image et les autres de sa série, de ne pas en conclure qu'il était complètement toqué, mais dans la mesure où il semble avoir fait davantage de bien que de mal, peut-être peut-on avancer que Jacques était dans le vrai et que ses idées étaient tout bonnement trop simples.

54 Petites filles dans un pré

1917

Courbevoie • 1896

Le parc de Courbevoie est une contrée sans limite... Du reste, une « limite », je ne sais pas ce que c'est. J'adore la Terre, les brins d'herbe, les petites bêtes qui me regardent, le silence qui me parle... L'adoration, c'est cela !... celle que je ne saurai plus jamais fabriquer. La Terre sent bon, elle sent merveilleux, et j'ai bien envie d'en manger sans le dire à Maman.

On a là un type d'image qui fonctionne particulièrement bien en stéréo. Cette image est remarquablement semblable à 91 : *Dani dans les hautes herbes*, et repose sur le même principe stéréo définitoire : beaucoup de verticales, qui aident à définir les plans en profondeur.

Le texte est extrait des mémoires de Lartigue, qui sont eux-mêmes basés sur son journal. Mais Lartigue ne commença à tenir son journal qu'en 1911, et aussi tous les événements antérieurs furent-ils écrits après-coup, de mémoire. On imagine les limitations imposées pour l'année 1896, date à laquelle Lartigue n'avait que deux ans. L'un des problèmes des mémoires de Lartigue est précisément que les limites entre le journal quotidien, les souvenirs récents, la remémoration émue, et la fiction pure et simple se confondent pour le moins. Etant donné l'absence de sources secondaires, sa vie est donc, bien davantage que d'autres, sa propre création.

55 La promenade de Whisky**Sèvres Novembre 1917***La traversée du siècle Editions Bordas*

Kiki Gwynne est l'une des nouvelles promeneuses du Bois, et sa mère, américaine apparenté à la famille Vanderbilt, possède un petit lion, Whisky, qui est la mascotte de l'escadrille américaine La Fayette. A la fin de la guerre, le lionceau devenu grand et ayant dévoré le chien de la maison, a été contraint de prendre sa retraite à la ménagerie du Jardin des Plantes. En attendant, Jacques ne tarde pas à faire la connaissance de Kiki, à en tomber un peu amoureux et à promener le petit fauve sur la place Vendôme.

L'escadron Lafayette était constitué de pilotes américains volontaires qui combattirent sous l'uniforme français jusqu'en décembre 1917, date à laquelle, avec l'entrée en guerre des USA, ils devinrent le 103ème Escadron de Poursuite. L'emblème de l'escadron était une tête de Sioux, sa mascotte un lion.

Ne faisant pas les choses à moitié, les hommes de l'escadron avaient comme mascottes deux lions : Whisky, le mâle, et Soda, la femelle. On rapporte que lorsqu'ils firent l'acquisition de Whisky, un des pilotes se porta volontaire pour aller le chercher à la Gare de l'Est à Paris. Tout naturellement, il mit à ce « gros chien » une laisse, lui acheta un billet de train, avant de le faire monter à bord.

Quand un contrôleur demanda dans le doute de quel animal il s'agissait, le pilote lui répondit que c'était un chien africain. Blessé, ce que l'on comprendrait à moins, le malheureux Whisky fit entendre à ce moment précis un puissant rugissement et sortit ses griffes. « C'est un lion ! », s'écria le contrôleur en s'enfuyant de la cabine accompagné de plusieurs passagères, qui l'instant d'avant caressaient encore le gentil et mignon toutou.

56 Gaby Deslys et Zissou**Paris Casino de Paris Février 1918***Paris • 2 février 1912*

Ensuite Le Bossu et La Vie de Bohème ; et surtout, pour la première fois à Paris, la fameuse et merveilleuse Gaby Deslys et son danseur Harry Pilcer. Ils arrivent d'Amérique avec une musique nouvelle et très extraordinaire, appelée « Jazz-Band », jouée par des nègres ! Ensuite, Vilbert et Denis d'Inès jouent un fragment du Bourgeois Gentilhomme. Mais, après Gaby Deslys, ça fait démodé.

Gaby Deslys est née Marie-Elsie-Gabrielle Caire à Marseille en 1881. Elle débuta à Paris en 1902 avant de rapidement faire sensation en tant que chanteuse et danseuse. Elle se produisit dans tous les music halls de Paris, y compris aux Folies Bergères, et fit des tournées en Angleterre et aux USA. Elle fut tête d'affiche à New York d'un spectacle intitulé *Vera Violetta*, dans lequel les seconds rôles furent interprétés pendant un temps par Al Johnson et Mae West.

La défendant contre les accusations d'outrage à la décence lancées contre elle du fait de son accoutrement pour le moins léger, l'auteur Rebecca West écrivit en 1913 à son propos : « Quand elle traversait la scène du Palace, le public était transporté par un beau matin de mai, avec des glaces et assez d'argent pour aller où bon lui semblait. »

Il ne semble pas que les pensées de Cecil Beaton l'ait transporté vers les mêmes lieux : « ... il y avait quelque chose de comestible, écrivit-il, dans l'apparence même de Gaby Deslys qui suggérait une corbeille de fruits, réelle ou artificielle... Ses seins étaient ronds, leurs tétons non saillant... Ses cheveux soyeux étaient teints d'un or verdâtre à pâte d'amandes, un peu comme Dorian Gray, mais de façon plus appropriée comme ceux d'un enfant dans un landau... Son chapeau ressemblait aux hélices d'un avion ou à un oiseau de Brancusi... Ces énormes structures de gaze étaient recouvertes d'omniprésentes plumes d'oiseaux tropicaux, perroquets ou flamants. Elle était, pour résumer, une volière humaine. »

57 Championnats de France de patin à glace**Chamonix Janvier 1919***Paris • 16 mars 1914*

Au Palais de Glace ce sont mes débuts dans une vraie partie de hockey. En attendant la partie, il faut essayer de faire, non pas des figures, mais bonne figure, c'est-à-dire laisser ses jambes remuer assez doucement tout en filant assez vite, et en croisant les pas comme font les champions de vitesse – ainsi pendant plusieurs tours, chacun tenant sa grande crosse un peu comme le chasseur son fusil.

Le patineur de gauche se trouve être Albert Heide. Je ne suis pas parvenu à identifier celui de droite. Je ne sais rien d'eux, mais si j'en juge par l'intitulé donné par Lartigue et par les autres photographies prises à l'occasion des championnats, ces deux personnages sont pour le moins des champions putatifs. Mais comment se fait-il que ces grands athlètes de l'époque nous apparaissent quelque peu ridicules aujourd'hui ? C'est sans aucun doute une question de style et de proportions, même si l'on ne saurait dire lequel des deux importe le plus.

Observant ces deux silhouettes, on a l'impression que leurs têtes sont disproportionnellement grosses, ce qui nous amène à conclure, puisque les têtes ne varient pas tant en matière de taille que les corps, que leurs corps sont petits. C'est là une explication vraisemblable. On estime en effet que dans les 150 dernières années la taille des habitants des pays industrialisés a augmenté en moyenne de 10cms. Les athlètes sont quant à eux vraisemblablement proportionnellement encore plus grands et plus forts. Cette augmentation semble cependant devoir s'arrêter là, puisque la taille moyenne des hommes américains reste inchangée à 1m 78 depuis 40 ans. Il est donc peu probable que l'humanité ne donne un jour naissance à une race de géants.

Voir aussi 40 : *Les acrobates.*

58 Bibi et moi aux Bains Deligny**Paris Bains Deligny Juin 1919***Paris • 27 octobre 1911*

Après la fête, plusieurs spectateurs vont se baigner à leur tour. Et parmi eux, ceux qu'on regarde le plus aujourd'hui : Archdeacon (celui du planeur de Voisin à Berck en 1904, celui du fameux « prix Archdeacon » gagné par Farmann en 1908, celui des ballons dirigeables) et Emilienne d'Alençon. Elle, tout le monde sait que c'est la Reine des Cocottes de Paris. Dans l'eau, on dirait des grosses poupées en celluloïd trop blanches. Comme ils ne savent pas nager, ils font beaucoup de petits mouvements désordonnés très rapides et très inutiles.

Les Bains Deligny possédaient la première piscine parisienne, réalisée en 1786 par Barthélémy Turquin. Son beau-fils, le professeur de natation Deligny, reconstruisit les Bains au début du 19ème siècle et les rebaptisa de son nom. Reposant pour partie sur des piliers de bois et flottant sur une barge de 100 mètres de long pour partie, ils étaient situés sur la Seine non loin du Quai d'Orsay.

Il s'agissait d'une structure luxueuse, comprenant 340 cabines individuelles sur deux étages, six salons privés loués à l'année, 7 vestiaires, et 12 pièces réservées aux écoles et aux groupes. Il y avait même un appartement réservé aux membres de la famille royale, ainsi qu'un café, un restaurant, des magasins, des salons de massage, etc.

L'eau des bains était pompée directement dans la Seine, laquelle, comme l'observa Eugène Briffault en 1844 était « Sale, trouble, souvent fétide et malsaine; elle avait déjà roulé les immondices de la grande ville. » Les premiers filtres ne furent installés qu'en 1918, l'année où fut prise cette photographie, et peut-être Jacques et Bibi célébraient-ils là ce grand pas en avant pour la santé publique.

59 Dirigeable au dessus de la plage de Deauville**Deauville 1919***Instants de ma vie Editions du Chêne 1970*

Beaucoup de gens ne comprennent pas pourquoi on s'acharne à vouloir voler avec des « plus lourds que l'air » quand depuis de nombreuses années déjà des aéronautes s'envolent en ballons gonflés au gaz. Surtout que depuis quelque temps on fabrique des ballons dirigeables avec lesquels on n'est plus esclave du hasard ou de la direction des vents en se promenant dans les airs.

Un dirigeable n'est pas rond comme un « ballon libre ». Il est souvent énorme et de forme allongée, un peu comme un cigare, avec, accrochée sous l'enveloppe, une nacelle munie d'une hélice aérienne et d'un gouvernail, qui permettent de le conduire comme un bateau. Il sera, disent les soldats, l'arme suprême contre l'ennemi en temps de guerre.

L'ère moderne du vol en ballon débuta en France en 1783, lorsque les frères Montgolfier élaborèrent un petit ballon à air chaud qui s'éleva jusqu'à l'altitude de 2 000 mètres. La même année, le premier vol en ballon habité fut réalisé au dessus de Paris, et le 1^{er} décembre Jacques Charles fit plus de 50 kms dans un ballon rempli d'un gaz nouvellement découvert et qui présentait la particularité d'être plus léger que l'air : l'hydrogène. Il fallut attendre encore quelques 70 ans pour qu'un autre Français, Henri Giffard, construise et fasse voler le premier ballon muni de son propre dispositif de production d'hydrogène.

En 1902, le Brésilien Alberto Santos-Dumont remporta le prix Deutsch d'un montant de 50 000 francs pour un vol avec son dirigeable Number 5. Il lui fallut à peine moins de 30 minutes pour décoller du parc de Saint-Cloud, aller jusqu'à la Tour Eiffel, avant d'atterrir d'où il avait décollé, prouvant par là même qu'un vol dirigé en ballon était possible.

Ballons et dirigeables jouèrent un rôle important dans la première guerre mondiale. L'on estime que pendant les quatre années du conflit plus de 1 000 d'entre eux furent mis en service, non seulement à des fins de reconnaissance mais également pour lancer des bombes sur des cibles, parmi lesquelles on compte Londres.

60 Caudron G3**1919***Paris • 2 janvier 1911*

Le « Caudron », un « Voisin » et le « Chassany » roulent et s'envolent (!) presque ensemble. Je fais une photo de trois avions ensemble en l'air ! C'est vraiment un record ! Tout de suite après, un « Blériot » tombe de 20 mètres d' hauteur ! C'est toujours pareil : l'hélice touche le sol avant les roues, et l'aéro, tête la première, fait la culbute en avant, en envoyant bondir l'aviateur hors du fuselage comme un poupon en caoutchouc... Décidément, aujourd'hui, c'est un jour merveilleux : il tombe assez près de moi pour la photo ! Un élève de Blériot tombe aussi, mais moins bien, trop loin, et sans être projeté hors du fuselage.

Cet avion, qui semble être fait de papier mâché, se trouve être un exemplaire de l'un des avions les plus remarquables de l'époque : le Caudron G3. Construit par les frères Caudron, René et Gaston, plus de 2 450 exemplaires furent produits en France à compter de la date de sa première sortie en mai 1914. 233 exemplaires supplémentaires furent assemblés en Grande-Bretagne pour la Royal Flying Corps. L'un de ces appareils est exposé au musée de l'aviation de Hendon.

Un certain nombre d'exploits furent accomplis aux commandes de ses appareils. Ainsi, en janvier 1919, l'as de l'aviation français Jules Védrines atterrit-il en plein cœur de Paris, sur le toit des Galeries Lafayette. Un vol bien plus dramatique, sans parler de l'atterrissage, vit Adrienne Bolland piloter le 1^{er} avril 1921 un G3 de Tamarindos, en Argentine, à Santiago, au Chili, survolant au passage les Andes à une altitude de plus de 4 000 mètres. On rapporte que l'ambassadeur français au Chili refusa de l'accueillir à son arrivée à Santiago, estimant à ce point saugrenue l'idée d'une traversée des Andes, qui plus est par une femme, qu'il ne pouvait s'agir que d'un poisson d'avril.

61 Changement de pneu

1919

Rouzat • Été 1908

Quand nous venons de Paris à Vichy (plus jamais on ne prend le train), avec les nouveaux pneus Michelin il arrive que nous ne crevions que deux ou trois fois. Mais quelquefois aussi beaucoup plus. C'est pour ça que, sur les itinéraires ben faits comme ceux de Papa, il faut toujours prévoir un retard qui va de deux à cinq heures pour une randonnée de 400 kilomètres. Du reste, il n'y a pas beaucoup d'autres automobilistes que nous pour faire de pareilles randonnées en une journée !

On aperçoit, de droite à gauche, Papa, Mama, Jacques, Yves le chauffeur, et Zissou (le frère de Jacques, Maurice). La photo aura été prise par Bibi, et semble avoir irrité tout un chacun. Peut-être n'était-ce pas le moment idéal pour solliciter un sourire...

Lorsque Jacques écrit le texte qui accompagne cette image, en 1908, le pneu de secours, à la jante déjà gonflée, comme celle qu'il tient à la main, venait de faire son apparition. Avant cette innovation, il leur aurait fallu changer le pneu comme on change encore de nos jours un pneu de bicyclette, en le gonflant après l'avoir remonté. La roue de secours démontable vit le jour en 1913, et l'on s'étonne que les Lartigue n'y aient pas recours à l'époque où cette photographie fut prise, soit six ans plus tard. On imagine que la fréquence des crevaisons entrainait dans un calcul minutieux par rapport au poids et au prix des roues de secours.

Remarquons que Jacques, fidèle à sa réputation de dandy, porte des gants.

62 Maurice Bompard

Yport Août 1919

Paris • 17 décembre 1919

Avoir pour témoins des personnages très éminents ou célèbres, cela veut dire aussi avoir pour témoins des gens un peu rabougris.

Deux témoins par personne, cela fait quatre pour nous deux : Monsieur Manceuvrier, savant et professeur à la Sorbonne; Maurice Bompard, qui me donne toujours des conseils en peinture avec l'air de vouloir m'apprendre à mettre un pantalon au lieu de me promener en culotte de costume de bain : le Dr Richardière, professeur très connu, très chiffonné, mais néanmoins rose foncé sous ses chevaux blancs; et Albert Carré, parrain de Bibi, très célèbre directeur de l'Opéra-Comique et mari de Marguerite Carré, la cantatrice, plus jolie que grande chanteuse.

Maurice Bompard (1857-1936), dont le nom apparaît à plusieurs reprises dans les mémoires, était un ami de la famille Lartigue. Dans la citation en regard, il est fait mention de son rôle de témoin au mariage de Jacques avec sa première épouse, Bibi Messenger. Bompard était un des membres de l'école française des peintres orientalistes. Bien qu'il ait peint nombre de sujets Nord-Africains, la ville de Venise lui fournissait le plus fréquemment matière à inspiration. Il réalisa aussi plusieurs paysages prenant comme sujet le Nord de la France. Il était vraisemblablement à l'œuvre sur l'un de ces paysages lorsque Jacques prit cette photo.

L'école orientaliste trouve son origine dans le XVIII^{ème} siècle avec les premières explorations de l'Afrique du Nord et de la péninsule arabe. Au début, ses tableaux étaient plutôt conventionnels. Ils servirent à l'Ouest d'introduction à la région et à son mode de vie avant de devenir profondément en vogue. Thomas Cook démarra ses voyages en Egypte en 1868, lesquels, associés aux colonisations françaises et anglaises de la région, alimentèrent l'intérêt.

A l'époque de cette photographie, la tendance était à l'impressionnisme, au cubisme, ainsi qu'à une esthétique davantage travaillée influencée par les arts japonais et chinois. Il est vraisemblable que Bompard n'était plus alors considéré que comme un trop conventionnel sinon poussiéreux peintre académique.

63 Papa et maman à la plage

Villers Août 1919

Berck • Pâques 1904

Quand la mer est basse et que le sable est rose et bleu ciel, j'accompagne Papa pour faire le « chiffonnier de la mer ». On se met pieds nus et on part, dans l'immense désert laissé à découvert par la mer. C'est tout plat et vide, mais, de temps en temps, on peut découvrir un trésor : un coquillage rare, une herbe marine rose et verte, une seiche blanche pour la cage des oiseaux, une plume d'oiseau de mer et même un crabe vivant. Sous mes pieds nus, la plage avance, comme un immense tapis à la fois dur et très doux, et je me sens libre comme une hirondelle.

On ne s'étonnera pas que Papa ait ici l'air fatigué : 5 ans auparavant, en février 1914, on lui avait tiré dessus à trois reprises à bout portant, et il n'en avait échappé que par miracle. Les chirurgiens avaient extrait deux balles, l'une d'elles ayant touché la carotide au passage, mais la troisième étant logée trop près du cœur pour être opérable, il la conserva en lui jusqu'à sa mort quelques trente ans plus tard.

Les séjours au bord de mer devaient tenir une place importante dans la vie de Jacques, et bon nombre de ses photographies furent prises à cette occasion. Les vacances familiales se déroulaient dans les paisibles stations balnéaires de Berck et d'Ambleteuse, pour ce qui était de la Côte d'Opale, et de la Baule pour la côte Atlantique. Même si Jacques revint sa vie durant à plusieurs reprises dans ces lieux, il devait à compter de l'adolescence fréquenter avec toujours plus d'assiduité la côte d'Azur. Des villes comme Nice et Cannes fournissaient non seulement leur lot de rencontres au jeune play-boy qu'il devint, mais également la lumière et la couleur que le photographe et peintre qu'il était aimait par dessus tout.

64 Petite fille à la chèvre

1919

Beausoleil • Septembre 1947

Le quartier, ici, est presque un village. Des gamins en chemise ou sans chemise, des tout petits, des petits, des moyens, certainement bien légers pour pouvoir courir sur des pieds nus si fragiles...

C'est un quartier communiste, empli de radios, d'affiches et de regards suspicieux pour tout ce qui voudrait s'évader de l'organisation rationnelle des choses humaines. Une rue particulièrement grouillante. En plein milieu, une fille un peu moins petite que les enfants qui gigotent autour d'elle, dont elle est le chef de jeu. Pas en chemise, mais en jolie petite robe à fleurs, avec laquelle elle s'est mise à plat ventre par terre, sur une plaque d'égoût, l'oreille collée au trou... « Qu'est-ce que tu fais ? »... « J'écoute les fées... »

Et comme c'est elle le chef, dix minutes après, tout le monde est à plat ventre.

Comme je sélectionnais les images qui devaient apparaître dans ce livre, je mis de côté 8 clichés d'enfants autre que Dani, le fils de Lartigue. Pour chacun d'entre eux, réalisai-je par la suite, Jacques avait baissé l'appareil au niveau de l'enfant, si ce n'est plus bas que lui, et ce alors même que la scène comprenait également des adultes. Cette image est à cet égard caractéristique. Jacques fait preuve d'une grande liberté de cadrage dans son travail, plus particulièrement dans sa première période. Il aimait tout particulièrement placer l'appareil près du sol voire sur le sol même, notamment pour des raisons purement pratiques : la terre n'est-elle pas le trépied universel ?

D'autre part, il était bien rare que ses compositions ne soient pas parfaitement horizontales, ne penchant ni vers la gauche ou la droite ni vers l'avant ou l'arrière. Aussi les verticales penchées sont-elles pratiquement absentes de son travail, à l'exception notoire de *84 : La famille sur le balcon*. La plupart des photographes amateurs munis d'appareils compacts ne semblent pas conscients de la problématique. On peut légitimement s'interroger sur les raisons de cela, mais on peut avancer que notre environnement visuel chaotique (qu'on songe aux vidéos de MTV) a contribué à éroder le désir ardent de rectitude.

65 Lune de miel à l'hôtel des Alpes

Chamonix Janvier 1920

Paris • 4 février 1920

Retour à Paris. Je retrouve ma chambre. Je vais classer mes photos, puis je monterai peindre dans son cabinet de toilette, pendant qu'elle se maquillera ou qu'elle me lira le roman dont j'attends la suite.

Dans son bain, ses cheveux tirés lui donnent l'air d'une toute petite fille. J'entre souvent la retrouver dans l'eau chaude.

Jacques était particulièrement friand de ces jeux de miroirs – voir aussi 97 : *Bibi et Dani à la fenêtre*. Sans oublier également 8 : *Portrait de Robert Haguet*, image pour laquelle on se demande en droit si le reflet n'est pas accidentel. On trouvera sur le site de la Donation Lartigue, www.lartigue.org, sous la rubrique « reflets », une sélection de variations sur le même thème.

Bibi fut la première épouse de Lartigue, de son nom de jeune fille Madeleine Messenger, fille d'André Messenger. Compositeur de renom et chef d'orchestre, ce dernier dirigea pendant plusieurs années, en tant que directeur musical, la revue du théâtre de Covent Garden, à Londres. La mère de Bibi était anglaise et les deux femmes s'entretenaient apparemment en anglais avec la vieille nurse américaine de Bibi, qui resta à son service. Jacques et Bibi se rencontrèrent pour la première fois en mai 1918, après quoi elle devait devenir son sujet photographique de prédilection.

66 Bibi pendant notre lune de miel

Chamonix Janvier 1920

Chamonix • Janvier 1920

« Voyage de noces » : quel vilain nom pour une escapade d'amour ! « Marié » : le mot continue à me donner presque autant envie de rire que si l'on m'affublait du titre d'« Académicien » ou de « Président de la République » !

[...]

Janvier toujours. Cette année je suis presque uniquement spectateur et, miracle de l'amour, j'arrive à être heureux sans avoir besoin d'activité ! Je découvre les joies insoupçonnées d'être gourmand et paresseux sans aucun remords, tant mon bonheur me semble complet et digne d'accaparer ma vie à lui seul.

Quand la Donation Lartigue me demanda de choisir pour son site web ma photographie préférée parmi toutes ses stéréophotographies, j'hésitai pendant longtemps entre 5 ou 6 images avant de finalement me décider pour celle-ci. Elle demeure à ce jour ma favorite, et je ne puis faire moins que répéter ici les raisons avancées à la fondation Lartigue. Tout d'abord, il s'agit d'une photo incroyablement intime, dont le sujet est intéressant et dont la forte composition est dominée par une prise de vue en contre-plongée. Qui plus est, cette image est d'une simplicité redoutable : une jolie fille, un éclairage naturel, un appareil photo de base, et un décor inaccoutumé.

Pour finir, j'aime par dessus tout cette image parce qu'elle rend si bien en stéréo. Les meilleures stéréos vous font pénétrer sur scène, semblent vous envelopper, vous permettant ainsi d'entretenir avec le sujet une relation inconcevable en 2D. Je continue, en observant cette image, à avoir l'impression d'être une sorte d'intrus, accomplissement remarquable de la part du photographe.

67 Fumeurs dans un chalet de montagne

Chamonix Janvier 1920

St Moritz • 21 janvier 1913

Pour être comme tout le monde, j'ai vite mis mon chandail orange (les gens à la mode appellent cette couleur « tango »), un bonnet noir à pompon « tango » aussi, mon pantalon de chasse et mes gros souliers, qui malheureusement prennent l'eau. Chez Ochs on vend des souliers de montagne à semelle à clous, et aussi des souliers de ski en cuir très solide, avec une tête bien à eux.

Lartigue identifie les sujets de cette photographie comme étant Francis Pigueron (champion de France de patin sur glace), Garon (dont on ne sait rien en dehors du nom), Didi de Rauch (patineur et capitaine de l'équipe de France de hockey), Charavel (probablement le peintre impressionniste Paul Charavel), et Rico Broadwater (un ami d'enfance de Jacques). Une bande de joyeux drilles guère soucieux des conséquences du tabagisme, qu'il soit actif ou passif.

Bien que n'ayant jamais fumé lui-même, les fumeurs semblent avoir exercé une certaine fascination sur Lartigue. En 1980, il réalisa un petit livre intitulé *Les femmes aux cigarettes* à partir des photos prises dans les années 20 d'actrices françaises de second rôle qu'il avait immortalisées avec une cigarette à la main ou à la bouche. L'ouvrage comme les photographies sont de médiocre facture, mais Jacques admettait volontiers que l'une de ses motivations principales était alors de faire connaissance avec ses sujets en leur proposant de les photographier.

68 Quaglia, champion de France de vitesse sur patins

Chamonix Janvier 1920

St Moritz • 10 février 1913

Je me disais hier : « A ski, ni tourner ni m'arrêter. » Résultat : parti content de moi, ayant réussi à prendre même une vraie vitesse, aujourd'hui je descendais, je descendais, en essayant de penser à tout à la fois, forçant mes bras et mes jambes à m'obéir, jusqu'au moment où j'aperçus un énorme tas de fumier qui me regardait venir d'un air paisible et goguenard. « Ni tourner ni m'arrêter... » Et *toc !* m'y voilà !

A cette période de sa vie, Lartigue fréquentait l'élite sportive. Parmi ses amis ou ses simples connaissances, dont nombre apparaissent dans ces photographies, il comptait notamment : Suzanne Lenglen, championne du monde de tennis, Norman Ross, champion olympique de natation, Francis Pigueron, champion de France de patinage artistique, Didi de Rauch, capitaine de l'équipe de France de hockey, Simone et Charles Sabouret, champions de France de patinage en couple, et Georges Carpentier, champion du monde de boxe mi-lourd.

Bien loin de n'être qu'un spectateur, Lartigue pratiquait également ces sports, au plus haut niveau en ce qui concerne le tennis. Ce dont l'on s'étonne en droit si l'on garde en mémoire qu'il s'agit du même Lartigue qui avait été jugé inapte au service actif en 1914 en raison d'un retard de croissance ! Toute sa vie, Lartigue s'est levé tôt, débutant chaque jour par des exercices d'assouplissement et de musculation basés sur une méthode suédoise connue sous le nom de méthode Muller, qui présentait cet avantage sur les autres méthodes alors en vigueur de ne nécessiter aucun équipement spécifique.

69 Course de luge

1920

Chamonix • 18 janvier 1914

Tous à la patinoire. J'y vais à pied à cause de mon cinéma, que Plitt m'aide à porter. Le public emplit les tribunes. J'installe le cinéma tout au bord de la piste. On me dit que je risque de recevoir le palet, ou même un joueur. Ça m'est bien égal : j'aurai pris mon film avant. C'est le championnat de France : l'équipe du Club des patineurs de Paris contre l'équipe de Chamonix. Je les vois foncer sur moi, mais je connais leurs virages, leurs tête-à-queue, leur façon d'éviter les obstacles. Je prends des films de tout près. Je sais que ce sera peut-être flou, tant pis ! Finalement les Parisiens gagnent, 13 à 0. Ensuite ils viennent tous poser devant mon cinéma.

Le texte n'a rien à voir avec l'image, si ce n'est la présence de glace dans l'un et l'autre, mais je n'ai rien trouvé de plus pertinent dans les mémoires. Lartigue décrit ici les championnats de France de hockey sur glace. Les joueurs de l'équipe parisienne, appartenant au Club des Patineurs de Paris, étaient tous ses amis. Il arrivait même de temps à autre à Jacques de jouer avec eux, et il était alors en auguste compagnie sportive, ce que n'indique pas la description.

Jusqu'à la première guerre mondiale, le CPP fut le seul club de hockey parisien. Son équipe remporta les sept premiers championnats de France, de 1904 à 1914. Malheureusement, quand les Jeux Olympiques les opposaient aux Nords-Américains, les Français, comme toutes les autres équipes européennes, ne faisaient pas le poids, ceux-ci jouant bien plus vite et avec bien plus d'agressivité que ceux-là. Le Canada et les USA remportèrent sept des huit premières médailles olympiques d'or et d'argent, contre une seule pour l'exception notable de la Suède.

Jacques parvint à vendre une partie du film réalisé sur les championnats de France de hockey au service d'information de Pathé pour la modique somme de 5 francs le mètre. Il devait souligner plus tard que ce qui l'enthousiasmait était bien plus la perspective de se rendre au cinéma et d'y voir son propre film aux actualités que l'appât du gain.

70 Bibi dans un champ de pâquerettes

1920

Montigny • Juin 1921

J'accoste près d'un champ plein de grandes marguerites blanches, dont Lolo et Bibi feront encore un bouquet. Pourquoi tous ces bouquets ? Parce qu'elles sont jolies avec des fleurs dans les bras ? Ou parce qu'elles sont atteintes, sans le savoir, de la même maladie que moi : vouloir capter la beauté, moi avec mes photographies, elles en cueillant des fleurs qui faneront en route.

On a là encore une image pratiquement impossible à déchiffrer précisément en 2D, et qui donne toute sa surprenante mesure en stéréo. Lartigue répéta encore et encore que lorsqu'il prenait une photographie, ce qu'il cherchait véritablement à capturer c'était l'intégralité d'une expérience : profondeur, couleur, son, mouvement, et parfum, ou tout ce qui contribuait à rendre un moment donné unique. L'innovation technologique nous a déjà fourni le moyen d'enregistrer aisément couleur, son, et mouvement. Il semble inévitable qu'un jour ou l'autre elle nous permette d'enregistrer la profondeur. Ce jour là, regarderons-nous les films à succès d'aujourd'hui comme l'on regarde désormais les films muets en noir et blanc du début du XXème siècle, les jugeant plats et limités ? Lartigue a été acclamé comme l'un des héros jusque-là méconnus de l'aventure photographique. Sera-t-il un jour découvert une fois encore, cette fois-ci comme l'un des héros méconnus de la stéréophotographie ?

71 Bibi à Eden Roc**Cap d'Antibes 1920***Lartigue's Riviera Flammarion 1997**Cap d'Antibes • 16 mai 1921*

En bas du parc, près de la mer, le pavillon d'Eden Roc est toujours là, endormi dans son luxe, et j'y peins, mon chevalet installé sur le gros tapis rose recouvert de journaux.

Lorsque Bibi est arrivée et que le soleil est haut dans le ciel, nous nous déshabillons dans les lavabos du pavillon et descendons parmi les rochers pour entrer dans la grande limpidité qui donnerait le vertige si l'on ne savait pas nager, et où nous sommes merveilleusement seuls, Bibi – avec sa figure de petite fille fardée, son parfum, son envie d'amour qui efface tout (même le « petit ballon ») – et moi.

Jacques avait éprouvé des difficultés à composer son image, pour finir avec des lignes verticales légèrement divergentes. Ceci ne nuit en rien à la sérénité qui émane de l'image. Cette photographie n'est pas aussi connue que les autochromes pris à la même période, bien qu'elle leur soit dans une certaine mesure supérieure. De cette image, plus lumineuse, jaillit un sentiment de paix quasi divin.

Je m'amuse du fait que le site web de l'hôtel du Cap Eden-Roc (l'hôtel français, parce qu'il y en a bien entendu un second à Miami) ne fait pas seulement mention de Lartigue parmi la liste de ses hôtes de marque. Lartigue aurait sans doute voulu qu'il en fût ainsi, snob comme il était. Dans ses mémoires, il se plaint des hôtes âgés de l'hôtel et de leur comportement, et aussi est-il peu probable qu'il ait jamais souhaité être associé à eux.

La remarque dans le texte à propos d'un petit ballon est une allusion à Dani, le fils de Bibi et de Jacques, né trois mois après cette entrée dans son journal.

72 A l'ombre des jeunes filles en fleur**1920***Paris • 6 janvier 1919*

Je viens de me disputer (poliment, mais sûrement) avec sa mère, Madame Messenger, qui ressemble à la fois à Louis XV, pour la franfreluche, et à Napoléon 1er, pour l'autorité et la petite taille (en plus large). Comment lui faire entrer dans la tête que je ne veux pas du tout épouser Bibi? Que si Bibi est ma jeune fille préférée, et même plus, je ne me vois pas du tout déguisé en « mari » !... Elle, ma femme ! Pour toute la vie ! Ah ! faut-il que son amour soit fort, pour me faire entrer une telle pensée dans la tête, même le temps d'un éclair !...

En dépit de ses protestations, Jacques devait épouser Bibi avant la fin de l'année. Leur mariage, autant que l'on en puisse juger, fut heureux, même s'il se termina dix ans plus tard, en 1929, lorsque Jacques découvrit que Bibi lui avait été infidèle. S'il souffrit de leur rupture, Jacques ne semble pas lui en avoir tenu grief, à preuve le fait qu'ils demeurèrent amis jusqu'à la fin de sa vie.

J'ai eu un jour l'occasion de bavarder avec le fameux photographe français Frank Horvat à l'occasion de l'exposition des photographies prises pour son livre *1999 A Daily Report*. Je lui demandai pourquoi toutes ses photographies (délibérément prises avec un appareil compact 24x36) étaient horizontales plutôt que verticales. Il me répondit avec beaucoup d'esprit qu'il préférait décidément les horizontales, en un sous-entendu dont le sens n'échappera à personne. Cependant, quand avec une brutalité bien anglo-saxonne j'insistai pour obtenir une réponse, il précisa que dans la mesure où les yeux de l'homme étaient placés sur une ligne horizontale, c'est horizontalement que celui-ci voyait le monde.

Le reste de son travail témoigne en faveur d'une flexibilité visuelle à laquelle ses propos ne rendent pas justice. Ses remarques ne laissèrent cependant pas de m'interroger. Les yeux horizontaux sont une constante parmi les animaux à vision binoculaire, et l'on peut imaginer que c'est là le résultat d'une adaptation des espèces à un monde de prédateurs véloces et d'arbres comme d'herbes verticaux. Nous possédons des neurones spécialisés qui sont sensibles aux disparités horizontales entre les deux yeux. Ces mécanismes ont pour conséquence le fait que nous percevons davantage la profondeur des objets verticaux que des objets horizontaux. Ceci explique en partie pourquoi des images stéréographiques comme celle-ci et comme l'image 91 : *Dani dans les hautes herbes* fonctionnent aussi bien en 3D.

Une expérience intéressante serait de construire un casque avec des périscoptes miniatures qui orienteraient les yeux comme s'ils étaient dans une position verticale et non pas horizontale.

73 Bibi avec parasol et enfant

1920

Juan-les-Pins • 20 avril 1930

Le matin, je descends seul dans le jardin pour peindre... Une petite jarre de fleurs, l'ombre d'un parasol : je choisis n'importe quel sujet puisque tout reflète le soleil. En sortant de l'hôtel, j'ai l'impression d'entrer dans un bain de printemps : sa lumière, sa tiédeur, le murmure confus des insectes, la musique des oiseaux ou celle du silence m'enveloppent, me tranquilisent, illuminent mon inconscient. Alors, je peins avec mon énorme plaisir secret de faire n'importe quoi, n'importe comment, en tête à tête avec un morceau de paradis qui me chuchote ses confidences.

Les archives Lartigue contiennent sans aucun doute de nombreuses photos qui l'emporteraient sur celle-ci, des images indéniablement plus jolies ou plus intéressantes. Celle-ci doit sa présence ici au fait que j'aime tout particulièrement la petite fille et son air triste. Sa vue me rappelle ce qu'une petite-amie d'alors m'avait dit en parlant d'une de ses jeunes relations : « Elle est grosse, moche et pas très jolie mais c'est une gentille fille et je l'apprécie ». La petite fille de cette image n'a pas pu être identifiée, mais il s'agit vraisemblablement de la nièce de Bibi, Dédée. Voir aussi carte 54 : *Petites filles dans un pré*, pour un portrait plus flatteur d'un enfant qui ne saurait être que le même.

Il y a une certaine fragilité dans cette image, créée à partir de rien ou presque, conservant une espèce de légèreté et de transparence, qui ne laisse pas de marbre. On a là pas tant un « moment décisif » à la façon de Cartier-Bresson qu'un « instant fugitif » caractéristique de Lartigue. La légèreté de la pâte est sans doute l'aspect le plus attachant comme le plus persistant de la photographie de Lartigue.

Le parasol est un motif récurrent dans l'œuvre de Lartigue. Accessoire essentiel d'un photographe qui aimait rester au soleil le plus longtemps possible, le parasol fournissait également un sujet au fort potentiel photographique du fait de son graphisme. Enfin, Lartigue appréciait sa capacité à adoucir la lumière du puissant soleil du Midi. Le photographe moderne dispose désormais d'un appareil avec flash intégré et fill-in automatique. En l'absence de flash, Lartigue devait faire preuve d'ingéniosité.

74 Bibi observant les laveuses

1920

Paris • Octobre 1907

Le travail, ce n'est pas forcément toujours assommant. Ce qui est ennuyeux, c'est la chambre enfermée dans laquelle on le fait, et surtout, surtout : le temps qu'il vous prend ! Oui, le travail est un *voleur de temps* !

Si Lartigue s'était insurgé contre la peinture de frivole dilettante faite de lui, ses stéréos ne plaident cependant pas en sa faveur. Ses photographies ne montrent l'homme et la femme de la rue qu'en passant, noyés au milieu d'une foule, ou encore, dans une infime proportion d'images comme celle-ci, ils constituent la 'couleur locale' d'un instantané de vacances. Bibi et ses compagnons de vacances nous apparaissent comme d'étincelants papillons blancs virevoltant à la faveur de l'été entre des fourmis ouvrières, noires et industrieuses, qui s'échinent sous un brûlant soleil.

Hormis les questions sociologiques qu'elle suscite, cette image m'amène à m'en poser un certain nombre d'ordre purement pratique. S'agit-il ici d'un lavoir commercial ou plutôt d'une réunion de femmes du village à l'occasion de la lessive ? Si l'on retient la première hypothèse, quelle était la division du travail parmi les femmes ? Comment faisaient-elles la lessive l'hiver ? Cette même scène se déroulait-elle alors à l'intérieur ? Comment séchait-on le linge ? Sur des fils pendant l'été, sans aucun doute, mais en hiver ?

75 Joueur de tennis s'apprêtant à faire un smash

Rouzat Août 1920

Paris • 24 février 1914

Je sens qu'aujourd'hui Didi est sûr de moi et que cela le rend sûr de soi. Je n'ai plus peur de moi, et alors se réveille subitement dans ma tête une espèce de lutin invincible. Nous menons 5/3. Les applaudissements m'aident. Finalement, pour notre premier championnat, Didi et moi nous n'aurons été battus que par 10/8 dans ce dernier set, face à des champions que je regardais comme un petit paysan regarde passer le roi dans son carrosse...

Lartigue prit de nombreuses stéréos de joueurs de tennis, pour la plupart malheureusement entièrement dépourvues d'intérêt. Sur nombre d'entre elles, on ne distingue qu'une ou deux minuscules silhouettes perdues dans un coin reculé d'un vaste cour de tennis. Tandis que je scannais les stéréos, je me souviens avoir pensé : « Par pitié, pas un autre joueur de tennis... » ou bien « encore un patineur... ». Lartigue était de toute évidence passionné par ces sports, en tant que spectateur comme en tant que joueur, et n'était pas inhibé par l'absence de téléobjectif. Quand il le fallait, il agrandissait et recadrait de façon à obtenir l'effet recherché. Cette possibilité faisait bien évidemment défaut en stéréophotographie.

Ce qui est très intéressant ici, c'est que le joueur représenté sur cette image est vraisemblablement Jacques en personne. L'image aura été prise par Bibi, à sa demande. Jacques n'est de toute évidence pas en train de disputer un match, puisque la photographie suggère la présence du photographe au milieu du cour. On n'aperçoit pas de balle, et même s'il y en avait eu une le joueur ne pose pas son regard dessus. L'objectif ici peut avoir été la réalisation d'une étude pour un tableau. A moins qu'il ne s'agisse du plus pur narcissisme. Ses meilleures photographies de joueurs de tennis sont probablement celles que Jacques a prises de Suzanne Lenglen à l'entraînement, voir 47 : *Suzanne Lenglen jouant un coup droit*, sans oublier les instantanés comme celui-ci, dans lesquels l'instant est capturé avec son habituelle et élégante précision (même si c'est par une tierce personne !).

76 Bibi fait la grimace

Etretat Novembre 1920

Paris • 21 mars 1914

Derrière nous, un drôle de bonhomme à barbiche en pointe et monocle. Zissou me dit que c'est Gabriel d'Annunzio, le fameux poète italien, et comme tout le monde bavarde avant l'entrée des grands boxeurs, nous en profitons pour lui parler aussi un peu. Il est très maniéré, assez tordant, pas le genre « homme connu prétentieux », plutôt le genre « Mousquetaire », qui donne envie de rire. Il dit que Georges Carpentier, qui est en passe de devenir le héros des Parisiens, est aussi le sien.

Le pieux jeune homme, dont se moque comme il convient Bibi Lartigue, est André Doderet, scénariste et traducteur de l'italien. Il n'est nulle part fait mention de lui dans les mémoires, et aussi est-on en droit de penser que Jacques et lui n'étaient que de simples accointances. La citation a été choisie pour cette raison quelque peu fallacieuse que l'essentiel de la production de Doderet semble avoir consisté en la traduction des œuvres de Gabriele d'Annunzio. C'est la seule référence qui soit faite à l'écrivain italien dans les Mémoires.

L'occasion rapportée par Jacques est celle d'un combat de boxe poids lourd entre Joe Jeannette et Georges Carpentier. Joe Jeannette était un boxeur noir venu en Europe dans l'espoir de prétendre à des gains plus conséquents qu'aux Etats-Unis toujours ségrégationnistes où il lui était interdit de combattre les boxeurs blancs mieux payés. Carpentier était l'enfant chéri du public français : un combattant vraiment remarquable, doté d'un puissant coup de poing, qui remporta ses succès les plus importants dans la catégorie mi-lourd. Contre Joe Jeannette, Carpentier ne put surmonter un handicap de 10 kilos par rapport à son adversaire et malgré la supériorité de son allonge perdit aux points à l'issue de 15 rounds.

Cap d'Antibes • Mai 1921

Avoir une automobile, dans ce pays, c'est magique; car il suffit de se dire : « J'ai envie d'être à Cannes... J'ai envie d'être à Monaco... », et l'on part et l'on y est. Quand j'ai essayé de bien travailler toute une grande journée, quand je peux presque me dire que je n'ai gâché aucun rayon de soleil ni aucun « rayon d'amour », c'est une merveilleuse récréation que d'aller à Cannes par l'étroite petite route déserte qui longe la mer, en passant par Golfe-Juan. Une mer immobile qui commence à s'endormir, les yeux encore ouverts sous le soleil couchant.

A mes yeux, cette image et la citation évoquent irrésistiblement le refrain de *L'invitation au voyage* de Charles Baudelaire, poème extrait des *Fleurs du mal* :

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Rouzat • Été 1906

Seulement, pour revenir chez nous, au château, il faut remonter la côte de sept kilomètres, qu'on dévale si facilement en partant ! Alors, bien avant d'être en haut, tout le monde descend de la voiture, qui se met à fumer par le bouchon du radiateur, comme une locomotive. Hier, Yves, le chauffeur, a voulu déboucher, pour voir : un grand jet d'eau orange a failli lui brûler le nez !... Les jours où la voiture a pris son élan, il faut tous la pousser dans la côte pour qu'elle ne s'arrête pas complètement... ce qui force à la faire redescendre en arrière pour essayer de prendre davantage d'élan. Yves, ancien coureur de bicyclette, est breton. Il est très malin, il conduit bien et réussit les choses difficiles en souriant : réparer une panne, changer un pneu, et même aider Zissou à faire marcher son planeur.

Sur cette photographie, on aperçoit, de gauche à droite, Yves, le chauffeur, la mère de Lartigue, son épouse Bibi, et son père Henri. Dans ses mémoires, Jacques n'est pas avare de commentaires élogieux sur Yves. Les deux hommes semblent avoir été aussi proches que leurs positions respectives le leur permettaient. Sa haute opinion d'Yves devait plus tard être confirmée par d'autres, ainsi que Lartigue l'écrit : « Notre chauffeur, Yves Lecoster, fut durant la guerre le chauffeur attitré du Maréchal Joffre et plus tard du Maréchal Foch. »

La longue descente vers la Côte d'Azur dans cette automobile et sur des routes désertes doit avoir constitué une expérience proche du sublime. L'affection de Jacques pour le véhicule comme pour la destination percent à de nombreuses reprises dans ses mots comme dans ses images, et avec un peu d'imagination les photographies stéréoscopiques, associées aux citations, nous permettent de reconstituer partiellement la saveur de ses émotions et de ses expériences. Après s'être arrêté à celle-ci, tâcher d'emprunter l'itinéraire suivant : 61 : *Changement de pneu*, 15 : *Double !*, 79 : *L'Hispano-Suiza attire la foule*, 99 : *Hispano-Suiza sur un pont*, 77 : *Bibi dans l'Hispano-Suiza*, et enfin, 71 : *Bibi à Eden Roc*. Soupirs...

79 L'Hispano-Suiza attire la foule**Marseille 1921***Cannes • 28 mars 1921*

Sur La Cannebière, foule encore plus drôle et plus houleuse qu'à Grenoble l'autre jour, où certains des badauds attroupés autour de notre automobile et de son « tren-car », chuchotaient, en regardant « Papa Félix » descendre noblement, son grand chapeau de feutre à la main, que c'était le roi d'Espagne Alphonse XIII voyageant incognito dans sa nouvelle et fameuse « Hispano-Suiza ».

On s'étonnerait à moins que l'Hispano-Suiza des Lartigue provoque un tel attroupement. Ce superbe véhicule était censément le deuxième exemplaire de la gamme, le premier ayant été construit pour Alphonse XIII d'Espagne, fervent supporter de cette marque de véhicules de luxe. La voiture avait été présentée au Salon de la Voiture à Paris en 1919. M. Lartigue en prit possession en 1921, la carrosserie ayant été conçue spécialement pour lui par le constructeur de voitures Labourdette.

Hispano-Suiza devint par la suite constructeur de moteurs d'avion. En 1915, ses plans pour un moteur V8 140 HP à refroidissement liquide firent forte impression sur le gouvernement français, qui lança un appel d'offres pour la construction de 800 unités. Ce moteur était incomparablement meilleur que ceux alors en service aux Etats-Unis et aussi la Wright Company (fondée par Orville et Wilbur) entreprit-elle de redorer son blason en lançant la production de 450 moteurs sous licence. S'ils eurent tout d'abord d'importantes difficultés à maîtriser les nouvelles technologies rendues nécessaires par l'élaboration du moteur, les ingénieurs de la Wright Company devaient par la suite en construire approximativement 10 000 sur le même modèle.

La marque Hispano-Suiza existe toujours même si ses usines ont cessé la production de voitures depuis bien longtemps pour se spécialiser dans les systèmes de transmission pour les moteurs d'avion.

80 Mary âgée de 15 jours**Nice Avril 1921***Paris • 1900*

Ils ont une fille : Marcelle, très frisée et blonde, et aujourd'hui on m'a conduit chez eux pour me montrer un nouveau « petit cousin » qui est « né » : André. Qu'est-ce que c'est : « né »? J'ai vu ce bébé. C'est un petit animal rabougri, vraiment laid, qui ne m'intéresse pas du tout. Je me demande pourquoi on ne le jette pas, puisqu'il est si rabougri. Je préfère mon chat.

Même si l'on pourrait aisément penser le contraire au prime abord, le texte en regard de cette image ne comporte aucun lien apparent avec elle, dans la mesure où 20 ans les séparent. La citation, écrite par Lartigue alors qu'il avait 70 ans ou plus et qu'il préparait le premier tome de son autobiographie, ne laisse pas d'intriguer : Lartigue s'y donne en effet à lire avec la voix du petit garçon de 6 ans qu'il avait été. Il ne s'agit cependant pas là de son incarnation la plus jeune. Ainsi, la citation accompagnant l'image 54 : *Petites filles dans un pré* nous donne-t-elle en toute ingénuité les pensées d'un Lartigue qui n'aurait que deux ans.

Nous sommes de nos jours à tel point accoutumés à la présence d'une ou plusieurs salle-de-bain à l'intérieur même de nos demeures, offrant à volonté eau chaude et eau froide, des éviers en porcelaine et des baignoires en émail, qu'on ne voit pas sans surprise un enfant en jeune âge prendre son bain dans de telles conditions. L'image nous semble particulièrement incongrue dans une famille sans aucun doute aisée et ayant au moins deux servantes à son service.

81 Sala hilare**1921***Cap d'Antibes • 24 avril 1918*

Salha Madi : je le baptise Sala. Je l'ai connu par Tintin, un jour où, rentrant de la chasse, tous deux étaient venus offrir à Maman un morceau de chevreuil. Autant de différence entre eux qu'entre un carlin à pedigree et beau collier et un boxer un peu bâtard. Mais, avec moi, Sala se transforme en chien de berger. Il est arabe, mais fort comme un Turc. Quand on nous photographie, il se dresse sur la pointe des pieds pour tâcher d'être à la même hauteur que moi. Pour rire, il se transforme en ogre. Ici, invité par Papa, il est mon compagnon de natation dans la petite piscine en pierre en bas du parc, et ensemble nous parlons de nos amours et nous écoutons le rossignol dans le grand parc parfumé par la nuit.

Cette photographie est l'une des trois de Salha Madi prises à la même occasion. Sur ces trois images, il apparaît avec un tel sourire aux lèvres que l'on se demande quelle plaisanterie pouvait bien avoir été lancée à la cantonade. Jacques et Sala demeurèrent des amis très proches, passant des vacances ensemble dans le Sud de la France et explorant les nuits parisiennes, jusqu'en 1929, date à partir de laquelle les circonstances les empêchèrent de se voir ou presque.

A leurs retrouvailles suivantes, en 1930, Sala se mourait de la tuberculose et n'avait plus que quelques mois à vivre. Lartigue s'emporte dans son journal, se demandant « Pourquoi cet étrange médecin « naturiste » grâce auquel on ne fit aucun des traitements prescrits par les autres? Pourquoi ce « pouvoir » qu'on est arrivé à lui faire signer hier, là, sur la table de nuit, écrit d'une écriture pour film mélo ? » La procuration signée par Sala semble avoir confié le contrôle de sa fortune personnelle à sa secrétaire et maîtresse Russe, Olga, ce qui fit naître en Jacques les plus noirs soupçons.

Je me suis souvent demandé, à la lecture des mémoires de Lartigue, ce qui avait bien pu advenir de tel ou tel personnage. J'aurais préféré, dans le cas présent, ne rien avoir découvert du tout.

82 Match de boxe**1921***Paris • 19 mars 1917*

Aujourd'hui, c'est ma cinquième leçon. Je me déshabille au vestiaire, et me voici tapant dans les énormes gants rembourrés de Maigret. « Swing !... Crochet !... Uppercut !... » Il me commande et je remarque ses yeux un peu étonnés et satisfaits de me voir obéir si vite (il ne sait pas que le tennis m'a dégourdi les réflexes).

Tout à coup il me dit : « Bon. Vous allez faire un assaut. »

Jacques poursuit l'histoire du match de boxe de la manière suivante:

« J'ai tellement gigoté dans tous les sens que ma tête est vidée de mon trac. Je grimpe au centre du ring, face à un type qui baisse un peu la tête et me regarde par-dessus ses gants. Un jeune poids lourd professionnel. Moi, je suis extra-léger, mais j'ai les bras longs. Nous commençons à sautiller l'un en face de l'autre et je m'efforce de penser à tout ce que Maigret a essayé de m'expliquer : Swing... Uppercut... crochet du gauche... crochet du droit... Ce n'est pas un boxeur que j'ai en face de moi : c'est un mur rembourré. Je tape, je sautille, je reçois un coup sur la joue, j'esquive un peu les coups pas trop rapides, je me foule le pouce... Je suis essoufflé, mais le round a duré deux minutes et on me dit que ça n'est pas mal pour une première fois ».

Si l'on garde à l'esprit la différence tant en poids qu'en expérience, il apparaît clairement que le jeune poids lourd en question avait fait preuve de délicatesse avec Lartigue. D'autres images montrant ses amis à l'entraînement nous amènent à penser que leur adresse ne devait jamais leur permettre de s'élever au dessus du simple statut d'amateur.

83 Enfant jouant dans une mare**1921***Aix-les-Bains • 14 juillet 1924*

Six heures du soir. L'eau du lac. Toutes les joies de Dani sont concentrées dans le fait de jeter une pierre dans l'eau... Comme on s'abîme en grandissant ! Si je pouvais simplifier les miennes à ce niveau !

Cette image appartient sans nul doute au cercle restreint de mes dix stéréos préférées de Lartigue. Le petit garçon n'a pu être identifié. Il ne peut s'agir de Dani, le fils de Lartigue, né l'année même où la photographie a été prise. L'image est remarquable. Elle gagne en complexité en stéréo, dans la mesure où la profondeur de l'eau et les reflets à sa surface apparaissent bien plus clairement. Il est remarquable qu'une fois encore Lartigue se soit mis au même niveau que son sujet, chose malaisée quand celui-ci est immergé dans l'eau. Voir carte 64 : *Petite fille à la chèvre*.

Un gros plan révèle que l'objet de l'attention du petit garçon n'est autre qu'une feuille qu'il aura ramassée alors qu'elle flottait à la surface de l'eau. Le petit garçon porte un élégant bermuda, à l'origine d'une mode jamais démentie pour ce vêtement.

84 La famille sur le balcon**1921***Paris • 1901*

Grand-mère, je l'ai baptisée « Lilitte » ; mais ça la rend très furieuse. Alors, je l'embrasse en lui disant : « Bonjour, Lilitte », et elle ne peut pas se fâcher. Papa dit que je suis le seul à pouvoir « faire d'elle ce que je veux ». Elle est un peu plus grande que Maman et bien serrée dans son corset. Quand elle dit quelque chose, elle ajoute : « Je le dis et j'ai raison. » Alors !... Elle aime bien me faire la lecture : je lui demande surtout les Aventures de Buffalo Bill ou celles de Nick Carter.

Grand-mère s'appelle Madame Haguet : le nom de jeune fille de Maman. Jeune fille, son nom à elle était : Eugénie Coulon. Elle déteste qu'on l'appelle Eugénie ; alors, quelquefois, je fais semblant de me tromper et je lui dis : « Bonjour, Eugénie. »

La virago menaçante au premier plan de cette photographie est celle-là même que Jacques décrit ici et là dans ses mémoires avec une infinie tendresse. Derrière elle se tiennent la mère de Jacques, son cousin (plus connu sous le nom de 'Ubu' - voir carte 90 : *Ubu haltérophile*) et enfin son épouse, Bibi.

Cette image, qui penche de façon remarquable vers la droite, est plutôt inhabituelle pour Lartigue. L'effet induit, aux yeux du spectateur moderne, est tout bonnement dramatique. Pour Jacques, il s'agissait plus vraisemblablement d'une inconcevable erreur de cadrage (voir également carte 32 : *Dario Resta dans une Sunbeam* et carte 14 : *Vol de pigeons*). On distingue à l'arrière plan les lignes formées par les voitures et les personnes sur les trottoirs. On est en droit d'imaginer que tous ces gens assistaient à une quelconque cérémonie ou à un quelconque défilé et que Lartigue avait, selon toute vraisemblance, entrepris de réunir sur une même image ces deux files de voitures et de gens ainsi que sa propre famille.

85 Dani et sa nounou**1921***Rouzat • 26 août 1921*

Depuis le 23, j'ai un fils Dani. Il pleure, crie, hurle, de douleur. Quelle mystérieuse torture lui inflige-t-on ? Ce n'est pas une torture ; c'est une abominable farce : il vient de naître et ne s'en console pas. Il pleure depuis huit jours, se tait, recommence. Quand, hier, il a consenti à esquisser un pâle sourire résigné, tout le monde s'est extasié : « Il sourit aux anges ! » Il est certain que ce n'est pas aux hommes que, à sa place, je sourirais.

Le fils de Lartigue, Dani, est né le 23 août 1921 (la même année que sa troisième épouse, Florette). Tout comme son père, Dani semble avoir vécu une enfance heureuse. Tout comme l'enfance de son père, la sienne fut documentée de manière exhaustive en photographies. Le parallèle entre le père et le fils ne s'arrête pas là, puisque Dani devait à son tour devenir peintre. Leurs sujets de prédilection et leurs styles sont similaires : tous deux montrèrent une tendresse particulière pour le brillant soleil et les couleurs vives du Sud de la France.

Tout comme Jacques, Dani devait connaître une seconde carrière. Il devint entomologiste, se spécialisant dans les papillons. En 1993, il légua sa collection de papillons pour la création d'un musée à St Tropez. Agrandi par la suite, ce musée abrite désormais plus de 25 000 spécimens, parmi lesquels on compte tous les papillons diurnes français connus à ce jour. On y trouve également des tableaux du père comme du fils, ainsi que des objets leur ayant appartenu. Ce musée est ouvert au public, et, si vous deviez vous trouver dans les environs, mérite décidément le déplacement.

86 Dani et les poupées mohican**Nice 1922***Nice • Avril 1918*

Ma vie de milliardaire sans grand argent en ma poche m'amuse bien !... Le meilleur coiffeur de Paris, c'est Ernest chez « Achille », place de la Madeleine; le meilleur chemisier, Doucet, rue de la Paix; le meilleur tailleur, Jasko, 12, rue Tronchet (il fait tout tout seul et n'habille que les gens qui lui plaisent. On dirait qu'il est un peu fou. Il ressemble, quand il m'essaie un costume, à une petite fille qui fait des robes pour sa poupée) ; le meilleur bottier, « Bunting », rue des Petits-Champs... Grâce à eux et aux leçons de boxe de Hellers, me voilà « copur-chic », comme disait Bichonnade quand j'étais petit...

Cette image appartient à une série de photographies sur le même thème, toutes superbes. Les poupées « mohican » n'ont d'autre particularité qu'une apparente ressemblance passagère à Dani en personne. Bichonnade, dont il est fait mention dans la citation, est l'ange de la carte numéro 4 : *Bichonnade s'envole !*

87 Bibi et maman portant des lunettes

Honfleur Juin 1922

Mon livre de photographie Flammarion 1977

Une promenade en voiture ressemble fort à une expédition. Mon père aimant beaucoup l'air, on ne met jamais la capote. Comme il n'y a pas non plus de pare-brise, on se retrouve complètement à l'air libre, on roule sous la pluie, on reçoit la boue...

Les passagers s'équipent donc de manière à affronter toutes les intempéries : grand manteau de caoutchouc (le parapluie de chauffeur), serre-tête en cuir du genre passe-montagne, et lunettes, de mica s'il fait beau, tout en métal lorsqu'il pleut, avec seulement deux fentes à hauteur des yeux. Cela n'empêche pas Maman et Papa d'avoir beaucoup de prestance dans leur tenue d'automobilistes.

Rétrospectivement, on s'étonne en droit du goût de la famille Lartigue pour les voitures décapotables. On imagine aisément le plaisir que ses membres en tiraient lors de leurs pérégrinations dans le Sud de la France, le soleil dardant ses rayons, sur des routes tranquilles et désertes. Il devait en être autrement lors des virées en Normandie par de froides journées d'hiver. Heureusement pour eux, au début des années 20, la circulation automobile était peu importante. La conduite sur des routes grossières, souvent privées de revêtement, en aurait autrement été rendue insupportable par les projections de boue, et ce même si les passagers avaient été enveloppés d'épais vêtements de protection.

A en juger par l'inclinaison des arbres et par le flou de la photographie, la voiture devait vraisemblablement être en mouvement quand celle-ci a été prise. Assis à côté du conducteur, Lartigue s'était retourné pour capturer l'image de ces étranges créatures à l'allure d'extra-terrestres. Les verres de ces surprenantes lunettes étaient faites de mica, un minéral transparent bien moins fragile que le verre. Les premières lunettes de soleil en plastique ne furent adoptées que dans les années 30.

Remarquer le contraste avec la carte 77 : *Bibi dans l'Hispano-Suiza*.

Cette photographie a été cadrée de manière incorrecte, de façon à éviter à ce que le visage de Bibi ne soit coupé sur l'une des images. Un curieux effet en découle, la couverture au premier plan (le berceau de Dani ?) rejaillissant vers l'avant et donnant l'impression que Bibi y appuie son visage.

88 Abel Gance

Paris Fôret de Marly 1922

Billancourt • 8 janvier 1925

Quatre heures. Abel Gance, dans son nouveau studio de prise de vues à Billancourt. Dix millions pour commencer son nouveau Napoléon. Gance parle de son propre génie comme je parlerais de mon cor au pied, si j'avais un cor au pied. Et, avec autant d'assurance, il parle de mon futur travail.

« Vous pourriez me seconder dans " un peu tout ". Viser les détails. Vous vous occuperiez de ce dont l'opérateur aurait besoin, de ce que les machinistes oublieraient de faire. Partir pour la Corse découvrir de jolis paysages... » Drôle de nouveau métier en perspective !

Il me trouve « pessimiste » quand je ne crois pas complètement à la réalisation de tout ce qu'il me raconte, avec tant d'affection, et avec sa voix légèrement voilée, qui sait si bien caresser les millions des plus célèbres hommes d'argent d'Europe.

Le film à propos duquel Lartigue était si sceptique est maintenant unanimement reconnu comme étant l'un des chefs-d'œuvre du cinéma muet. A l'origine, Gance avait des desseins grandioses : 6 épisodes de 90 minutes chacun devaient couvrir la vie de Napoléon d'un bout à l'autre. Gance n'alla pas au-delà de l'invasion de l'Italie par les armées napoléoniennes, ceci exigeant tout de même 6 heures de projection. S'il faut ajouter à cela le fait que les innovants écrans divisés mobilisaient trois projecteurs simultanément, on comprend alors les réserves avec lesquelles les distributeurs accueillirent le film : ceux-ci le réduisirent inmanquablement à une durée plus acceptable, avec ou sans l'accord de Gance.

C'est seulement au début des années 1980 que les inlassables efforts du critique Kevin Brownlow aboutirent à la mise en circulation d'une copie restaurée du film. Celui-ci durait 5 heures et 13 minutes, bien plus longtemps qu'aucune des copies jamais présentées au public. Francis Ford Coppola devait plus tard produire une version raccourcie, de quatre heures, qui fut distribuée en Laserdisc. Cette version est la plus répandue.

En 1990, dans son introduction à la première édition en anglais du script de Napoléon, Kevin Brownlow appela de ses vœux une version encore plus spectaculaire du film « non seulement de façon à restaurer encore plus haut sa gloire passée mais aussi pour s'assurer que de cette manière il serait projeté une fois par an, jusqu'à la fin des temps. »

La traversée du siècle Editions Bordas 1990

C'est à l'Alcazar qu'il voit pour la première fois la « petite Printemps ».

« Une presque petite fille très très mince, avec l'air timide et un peu moqueur... C'est la petite Yvonne Printemps que je trouve mignonne quand elle ne fait pas le rôle d'un petit garçon ».

Yvonne Printemps est née Yvonne Wigniolle en 1894 à Ermont, près de Paris. A l'âge de 13 ans elle devint danseuse aux Folies Bergères. A 14 ans, elle joua le Petit Chaperon Rouge dans un numéro intitulé *Nue Cocotte*. A 18 ans, enfin, elle jouait aux côtés de Maurice Chevalier dans *Ah ! Les Beaux Nichons !* En chemin, elle abandonna le nom de Wigniolle pour celui de Printemps, d'après le surnom qui lui avait valu ses éblouissantes dispositions. L'un de ses nombreux attraits était une voix légère, claire et belle, qu'elle mit à profit dans une trentaine des productions de son mari, Sacha Guitry.

Quand elle fit son apparition à Londres en 1926, le fameux critique James Agate commenta, ému : « Il n'est pas exagéré de dire que lundi soir on a vu des gens pleurer, qu'on a vu couler leurs larmes quand l'enfant divin de la musique a fait son entrée en haut des escaliers pour venir s'agenouiller aux pieds de Mme D'Épinay... Dès son arrivée, cette artiste remarquable a su conquérir l'assemblée et la maintenir ensuite en haleine jusqu'à la chute du rideau... Mlle Printemps chante comme elle parle, et passe presque imperceptiblement d'un registre à l'autre. »

Chatel-Guyon • Juillet 1920

Au casino, Robert, mon cousin, qui n'y voit pas très clair et que j'ai baptisé « Ubu », invite éperdument à danser ce que son imagination lui a fait prendre de loin pour une jeune fille ; et quand, en tourniquant, il passe près de nous, enlacé avec sa trouvaille, il éclate de rire à son nez (souvent trop long et quelquefois rouge).

Il est regrettable que Lartigue ne se donne que rarement la peine d'expliquer les surnoms qu'il attribue à ses proches. On ne saura donc jamais pourquoi son cousin Robert avait été rebaptisé Ubu. J'aime à penser qu'il partageait avec le personnage d'A. Jarry, le père Ubu, un même caractère exubérant, et pourquoi pas une même faiblesse pour le vocabulaire scatologique.

Les épaisses lunettes qu'il porte sont destinées à corriger une myopie que Jacques trouve bien drôle. Cette myopie était la conséquence d'une cataracte infantile, pour laquelle le seul traitement connu alors, décidément peu satisfaisant, était de retirer le cristallin de l'œil concerné. Cette opération permettait de restaurer la transparence de la cornée mais avait comme inconvénient que, privé de cristallin, l'œil n'était plus alors en mesure d'accommoder. Même avec des verres aussi correcteurs que ceux d'Ubu, le patient devait continuer à souffrir sa vie durant d'une vue basse et d'un rétrécissement du champ visuel. Ce handicap ne semble pas avoir affecté outre mesure Ubu, qui apparaît assez souvent dans les photographies prises par Jacques à cette époque, avec aux lèvres un sempiternel sourire. (voir 84 : *La famille sur le balcon*).

91 Dani dans les hautes herbes**1923***Paris • 1920*

Lorsque j'y réfléchis (ce qui est rare), je me dis, à propos de mes collections de photos : les seules que aient peut-être une chance de m'amuser plus tard sont celles que, justement, ne m'intéressent pas aujourd'hui quand je les prends. Non les choses belles, jolies, plus ou moins compliquées, que réalise avec tant de peine, et tant de joie (sinon d'amour) ; mais les photos quelconques d'insignifiants détails, pris au hasard d'une tranche d'existence qui passe et se démodera.

Lartigue fait preuve ici de prescience, puisque c'est précisément ses instantanés qui lui ont acquis le plus haut renom. Il essaya bien ici et là de gagner de l'argent au moyen de la photographie. Ainsi, en 1926 fit-il l'acquisition d'un équipement de studio et essaya-t-il de louer ses services en tant que photographe (voir 8 : *Portrait de Robert Haguët*). Les mémoires qui furent publiés font état de quelques ventes de photographies à cette époque. Mais les entrées cessent bientôt, et il est clair que l'entreprise photographique de Lartigue ne fut pas couronnée de succès. Cela n'a d'ailleurs rien d'étonnant. Le seul ouvrage de portraits travaillés que je connaisse à Lartigue, intitulé *Les femmes aux cigarettes*, n'offre que de bien médiocres clichés.

Plus tard, après qu'il soit devenu célèbre, Lartigue obtint de nombreuses commandes photographiques, notamment de sujets de mode. Si sa grande maîtrise de ce sujet était reconnue, ces images de commande présentent rarement la vitalité de son travail plus personnel. La rumeur selon laquelle son talent s'était fané avec l'âge le mettait mal à l'aise. En 1976, il reçut une lettre du fameux collectionneur de photographies Sam Wagstaff, et écrivit dans son journal :

Entre autres une lettre de Wagstaff. Lui, le plus grand collectionneur du monde, il veut m'acheter quatre ou six de mes dernières photos couleurs ! Pour, dit-il, « prouver à d'autres (et entre autres à John Szarkowski, le conservateur de photos du Musée d'Art Moderne de New York), que mon talent ne s'est pas « arrêté en route » comme ils le pensent. »

92 Bibi tenant Véronique**1924***Paris • 28 avril 1924*

Ma petite fille... « Ma petite grenouille »... Elle restait des heures près du petit berceau à la regarder... Elle se promenait la petite figure contre la joue. Maintenant, l'angoisse est figée sur toute sa figure... Elle regarde, regarde ! Elle regarde tout s'enfuir ! Tout s'en aller ! Sans rien pouvoir retenir... Peut-être en secret aurait-elle voulu voir, pour mieux le regarder encore une fois, la forme d'un petit sourire... Le dernier ! Celui que j'ai vu hier...

Lartigue faisait des photos afin de préserver le souvenir du temps passé. Il avait pour principe de ne jamais garder en mémoire les événements malheureux et n'en prenait donc pas de photographie. On en appréciera d'autant plus le caractère unique de l'image au verso : sur un total de plus ou moins 5 000 photographies stéréoscopiques, c'est l'une des deux seules photos vraiment triste. Toutes deux représentent le même sujet et ont été prises à la même occasion.

Ces deux images montrent Bibi tenant dans ses bras sa fille Véronique, laquelle était née deux ans après son frère Dani, en 1924. La naissance fut difficile et les Lartigue ne cessèrent de s'inquiéter de la santé de l'enfant chétif. Véronique ne devait vivre que trois mois. Elle fut inhumée à Paris le 1^{er} mai de la même année.

San Sebastian • 15 août 1927

Soleil, brouhaha. Je regarde autour de moi, tout m'éblouit dans un imperturbable reflet de ciel. Soudain, silence, la piste est de nouveau déserte. Attente. Un son de clairon en forme de polichinelle danse dans l'air. En face de moi, le taureau surgit ! Il ressemble à un morceau d'acajou, oublié par mégarde chez le marchand de meubles en bois blanc. Immobile et furibond comme un grand-père réveillé en sursaut il regarde, étonné, suffoqué ! Et, soudain, il fonce ! N'importe où, comme s'il voulait embrocher le fantôme de sa fureur. Il a trop de place et s'arrête égaré. Alors, chamarré, un petit clown-danseur vient agiter sous son nez un voile couleur amarante. Il lui indique un chemin ; n'importe quel petit chemin imaginaire. A demi souriant et affable comme le groom du « Palace » parlant du beau temps au businessman préoccupé par les cours de la Bourse...

Les souvenirs de corrida évoqués par Lartigue souffrent d'une certaine confusion. Ainsi, ses mémoires contiennent-ils deux entrées « première fois » : une en 1921 et l'autre en 1927, d'où est extraite la citation au verso.

Ajoutez à cela que des photographies datées de 1917 montrent une course landaise, dans laquelle, comme on le sait, la vache remplace le taureau sans que quiconque porte atteinte à ses jours. Au lieu de cela, les écarteurs, qui s'efforcent d'échapper aux cornes de la vache tout en conservant leurs appuis au sol, et les sauteurs, qui sautent au dessus de la vache précisément au moment où elle les charge, fournissent le plus palpitant des spectacles sans la moindre effusion de sang.

Un animal particulièrement performant retrouvera vraisemblablement le chemin des arènes à de nombreuses autres occasions, gagnant à chaque fois en expérience et en rouerie. Il lui arrivera même parfois de voir annoncée sa venue prochaine aux arènes par des placards. Les meilleures vaches de course landaise peuvent assurer dix représentations par an, et continuer à ce rythme pendant 20 ans, accumulant les ruses avec le temps. Dans la mesure où ces courses n'occasionnent ni sang ni mort (à l'exception notable, et rare, du torero), il est possible que Lartigue n'ait pas considéré la course landaise comme une « vraie » corrida.

Cette image montre une corrida espagnole traditionnelle. Elle est antérieure de trois ans à la « première fois » mentionnée au dos. Il est donc vraisemblable qu'il ait confondu entre elles les dates de différentes corridas. Peu importe : ce qui compte, c'est l'image.

Paris • 1 janvier 1923

Trois heures de l'après-midi. Je viens de développer les plaques des photos prises cette nuit chez Sacha grâce à ma lampe à magnésium, sorte de briquet à plateau, qui allume automatiquement la grosse pincée de magnésium déposée dessus. On met l'appareil en place sur un pied, on le règle, on ouvre l'obturateur... et flouff ! ça éblouit tout le monde, et répand un énorme petit nuage désagréable. Les gens ronchonnent, mais lorsqu'ils ronchonnent, c'est trop tard, ce sont leurs sourires que l'appareil a enregistrés. Photos réussies. Alors peut-être me sera-t-il permis de conserver quelques images (plus ou moins menteuses) de ces premières heures de l'année.

Henry Fox Talbot prit la première photographie au flash en 1851, utilisant pour cela une pile pour produire un arc entre deux électrodes placées devant un miroir. Cette technique expérimentale n'était pas appelée à se développer telle quelle puisque la pile occupait une pièce entière. Le premier flash portatif ne vit le jour qu'en 1860. Celui-ci mettait en œuvre le procédé décrit par Lartigue, dans lequel un fil de magnésium et de la poudre de magnésium étaient enflammés et produisaient une lumière blanche et crue. Suivaient alors des nuages d'une poussière noire qui recouvrait tout.

Le magnésium brûlant à l'air libre présentait bien évidemment un certain danger, et pouvait notamment causer un incendie, mais l'absence d'autre alternative viable fit que son usage perdura jusque dans les années 1930. A cette époque, des ampoules hermétiquement fermées contenant de l'oxygène et un fil de magnésium firent leur apparition sur le marché. Même si elles ont été remplacées depuis bien longtemps par les flashes électroniques, désormais omniprésents, les ampoules de flash sont toujours recherchées par les spéléologues, qui apprécient la puissante lumière qu'elles produisent dans l'obscurité impénétrable des plus grandes grottes.

Sur cette image, le couple nous faisant face demeure inconnu, tout comme la femme de dos. L'hôte de la soirée, Sacha Guitry, se trouve sur la gauche, assis aux côtés de son épouse d'alors, Yvonne Printemps.

95 La troupe de danseuses

1925

Mon livre de photographie Flammarion 1977

Le photographe, lui, doit bondir sur ce que le hasard lui offre, surprendre l'occasion rare, courir au meilleur poste, choisir le meilleur angle... s'il en a le temps. Car la règle d'or, c'est de « faire vite ». Alors, cadrage, composition, mise au point... pas le moment de se poser trop de questions : il n'y a plus qu'à s'en remettre à son intuition personnelle et à la vivacité de ses réflexes ! Le déclencheur doit être le prolongement de l'oeil : prêt à répondre « du clic au tac » à l'imprévu qui le provoque.

Dans son introduction aux *Photographies de Cartier-Bresson*, Beaumont Newhall rapporte que ce dernier aurait dit:

« L'image est bonne ou pas à partir du moment où elle a été enregistrée par l'appareil. Le recadrage ne sauvera jamais une mauvaise image, parce qu'on fait une image en se positionnant soi-même dans le temps et dans l'espace. Une erreur faite à ce stade est irréparable. La relation à un cliché change si vous vous penchez légèrement vers l'avant, vers l'arrière, à droite, à gauche – la petite différence ».

Dans ses travaux de jeunesse, tout du moins, Lartigue ne montra aucune préoccupation pour un prétendu caractère sacré du cadre. Pour lui, tout ce qui comptait c'était le résultat final, et aussi s'inclinait-il avec grâce devant les limitations de son équipement et devant les contraintes imposées par la situation au moment de la prise de vue. Tout ce qui, sur l'agrandissement final, ne contribuait pas à recréer l'image qu'il se faisait d'un moment passé était découpé.

Cette photographie illustre bien ce phénomène. Lors de la publication de son premier grand livre, *Diary of a Century* [Instants de ma vie], Lartigue se satisfait d'un recadrage qui ne laissa que la troupe, et 1/10^{ème} de l'image de départ. Ceci aidant, l'image ainsi réduite perdit en profondeur pour devenir beaucoup plus bidimensionnelle.

Il est instructif de comparer les images de la présente collection, qui sont toutes aussi plein-cadre que possible (voir cependant l'exemple de l'image 98 : *Zissou et Ettore Bugatti*), avec des versions imprimées ailleurs et souvent grandement recadrées.

96 Rame d'aviron

1925

Aix-les-Bains • 21 mai 1919

De temps à autre, je soulève les avirons hors de l'eau pour ne plus troubler le silence en suspens. De chacune des rames, tombe un collier de gouttelettes qui, à mesure, s'évanouissent en se réincorporant à l'immensité liquide d'où elles sortaient (confusément, je m'imagine que notre « vie » sur terre est un peu comme ces gouttes).

Cette image constitue sans doute la meilleure d'une série de rames d'aviron par Lartigue, un sujet qui de toute évidence lui plaisait non seulement pour son intérêt purement photographique mais aussi pour sa dimension métaphorique. Comme toutes ses images stéréoscopiques prises à moins de deux mètres de leur sujet, celle-ci souffre particulièrement d'erreurs de parallaxe qui recadrent les côtés opposés des deux images. Un recadrage des deux images permet de pallier à cela, avec pour conséquence un amoindrissement considérable de la taille de l'image finale. J'aime tout particulièrement cette image en ce qu'elle offre un moment de méditation dans le brouhaha de la vie mondaine de Lartigue. C'est pourquoi je choisis de la présenter comme ceci, sans aucune intervention de ma part ou presque, laissant au lecteur le soin d'en tirer d'éventuelles implications métaphoriques.

97 Bibi et Dani à la fenêtre

1925

Paris • 23 janvier 1917

Sem habite là. Sem, petit et un peu fripé, comme un ballon du magasin du Louvre, qu'on n'a pas fini de gonfler. Il fait des caricatures si ressemblantes que tout est ressemblant : façon de marcher, de s'habiller, peut-être même de penser. Il a fait la mienne aujourd'hui, et il a écrit au-dessus de sa signature : « A mon photographe ordinaire », parce que je fais souvent des photographies de lui avenue du Bois, et que j'en ai fait aussi ce matin, où il est avec Letellier sur le grand escalier qui descend vers la mer. Il m'a expliqué que « ordinaire » signifie, non pas : commun ou vulgaire, mais habituel. Quand même, me traiter de « Photographe », c'est un peu comique !

Cette photographie est l'une des deux images prises à cette occasion. Dans l'une comme dans l'autre, Lartigue s'amuse d'un complexe jeu de miroirs qu'il affectionnait apparemment tout particulièrement. Non seulement peut-on voir à la fois Dani et Bibi de profil dans le verre de la fenêtre de gauche, mais on aperçoit également Jacques lui-même, dont l'image est renvoyée par le miroir situé au dessus de la cuvette de lavabo à droite.

Les plaques de verres utilisées par Lartigue ont une plage d'exposition bien plus élevée que l'on ne l'imagine, et parviennent par conséquent à enregistrer aussi bien le ciel ensoleillé que l'intérieur sombre de la pièce. Jacques eut la chance d'observer ces images stéréoscopiques sous la forme de diapositives, à travers lesquelles la lumière filtre en donnant des détails aux ombres les plus denses. Pour obtenir un effet similaire sur papier, il faut éclaircir les ombres, ce qui a pour effet d'amoindrir la gamme des tonalités – inconvénient compensé par le fait que cet expédient rende possibles l'impression et la lecture sur papier.

98 Zissou et Ettore Bugatti

Hendaye 1927

Paris • 5 janvier 1917

Je m'échappe du service, et me voici au Bois, mon automobile à côté de celle de Jean Dary, que revient de piloter un avion. Zigzags, virages, tête-à-queue, dans les larges routes autour de Longchamp : un peu comme au tennis, quand on commence à faire obéir la balle. On trace des marques sur le sol, on roule à toute vitesse, et *froutt !* on se retrouve en sens inverse, à l'endroit déterminé. Fameux truc pour apprendre à éviter un obstacle ou même pour accoster à un trottoir.

Pour le passionné de voitures d'époque, Bugatti demeure le *nec plus ultra* des voitures de course. Depuis la seconde place d'une Bugatti en 1911 dans le Grand Prix de France, les voitures bleues roulèrent de succès en succès. En 1925-1926, par exemple, les Bugatti remportèrent 1 045 rencontres. En 1927, l'année où fut prise cette photographie, elles gagnèrent 806 courses et courses de côte. Ces véhicules ne furent jamais produits en série, et l'on notera avec amusement que davantage de modèles réduits T35 comme celui représenté sur la photo, 250 en tout, furent produits que de modèles grandeur nature.

Le titre donné par Jacques à cette photographie permet d'identifier les enfants dans les voitures comme les deux fils d'Ettore Bugatti, Jean et Roland. Mais en fait, si le garçon aux cheveux blonds est bien Roland Bugatti, Jean Bugatti n'apparaît pas sur cette photographie. Espérant identifier les autres protagonistes, je décidai de consulter le négatif original. A mon grand étonnement, je découvris Jean errant à la lisière retaillée d'un seul des deux négatifs. On peut l'y voir, songeur, se gratter le menton. La compensation de la parallaxe le fait disparaître de l'autre image et il est par conséquent inévitablement effacé de l'image stéréoscopique plein cadre par la nécessité de faire coïncider les parties identiques du sujet représenté sur les deux images. Il est possible que l'enfant aux cheveux noirs dans la Bugatti numéro 2 soit le fils de Lartigue, Dani. Celui-ci aurait alors eu 6 ans. L'identification erronée rend cependant cette hypothèse peu plausible.

99 Hispano-Suiza sur un pont

1927

Paris • 25 mars 1921

Notre automobile est la plus belle. Les résultats de sept années de recherches (les quatre années de guerre plus trois autres de mise au point) sont concentrés là, dans ce nouveau grand châssis Hispano-Suiza. C'est le premier exemplaire sorti en France, et le deuxième au monde après celui du roi Alphonse XIII d'Espagne. Labourdette nous a fait une carrosserie digne du châssis. L'automobile est arrivée rue Leroux, devant notre maison, en glissant sans bruit, majestueuse, crème, sièges recouverts de cuir de Russie rouge. On a accroché, derrière, une petite remorque appelée « tren-car », pour les bagages; maintenant, elle nous suit sur ses roues élastiques, dans le grand nuage de poussière.

Ce pont se trouvait, et se trouve peut-être encore, dans les environs de Bordeaux. Je n'ai pas été en mesure de l'identifier précisément, malgré de nombreuses visites aux vigneron de la région. Gustave Eiffel a construit un certain nombre de viaducs dans le Sud-Ouest de la France et ce pont était peut-être l'une de ses réalisations.

Cette image constitue un exemple particulièrement réussi d'une technique communément utilisée en photographie stéréoscopique, à savoir, l'accentuation de la perspective. Les lignes convergeant vers un point unique à l'horizon renforcent considérablement l'illusion du caractère tridimensionnel de la scène. Les nouveaux venus à cette technique, lorsqu'ils observent pour la première fois une vue stéréoscopique, ont parfois des difficultés à superposer les deux images pour produire un effet tridimensionnel. De tels sujets peuvent y aider, d'où leur succès non démenti.

100 Rico Broadwater et Michèle Verly, Déjeuner à Saint-Cloud

Paris Mars 1928

Paris • 19 janvier 1929

Midi. Michèle Verly arrive pour poser avec ses yeux de beau temps, « presque vingt ans » et sa fraîcheur tout entière ressuscitée en une seule nuit.

Une de mes mains caresse ses cheveux blonds, l'autre mon chat noir... Machinalement, je me prends à les confondre. Donc si je n'aimais Michèle que du bout de mes doigts, je ne l'aimerais pas davantage qu'un chat. Au fait, est-ce que je ne l'aime pas que du bout des doigts ?

Cinq heures. A côté d'elle dans un taxi. Je la regarde. Sa tête est enfouie dans un chapeau de duvet blanc argent, elle est mince et ses grands yeux reflètent tout, même le rêve de mon imagination.

En mars 1928 Lartigue rendit visite à ses amis Rico et Michèle sur le tournage du film *La Symphonie Pathétique* à Saint-Cloud, en banlieue parisienne. Il prit tout naturellement son appareil photo, et non moins naturellement, des photos. L'une de ces photos est reproduite au verso. J'ignore encore comment Lartigue parvint à obtenir des images si délicieusement dépourvues de cérémonie avec l'équipement quelque peu primitif alors à sa disposition. Même si ces images sont de toute évidence posées, pas le moindre signe d'une expression figée ou d'un sourire forcé n'est perceptible. Qui plus est, l'usage de plaques de verre dans un magasin de douze vues ne laissait que rarement la possibilité d'un second essai.

Rico Broadwater était un Américain, ami d'enfance de Jacques, dont il est fait mention pour la première fois en 1902. Il était plus âgé que Jacques, et pendant longtemps il semble avoir tenu pour lui la place d'un grand-frère. Les performances sportives de Jacques s'améliorant, ce dernier devait finalement en venir à le battre au tennis comme au billard et leur relation se muer en une amitié entre égaux.

Jacques fait mention de Michèle Verly dans son journal pour la première fois l'année précédente, en 1927, avec la description suivante : « Michèle Verly, c'est un fruit. Une petite pêche déjà rose mais pas tout à fait mûre, encore un peu acide et verte près du noyau. »

Michèle Verly jouissait déjà d'une certaine notoriété comme actrice de cinéma. 1928 vit l'apogée de sa carrière, avec le tournage de trois films cette année-là, suivis de trois autres l'année d'après. Sa carrière cinématographique s'émoissa par la suite. Elle tourna son dernier film en 1941.